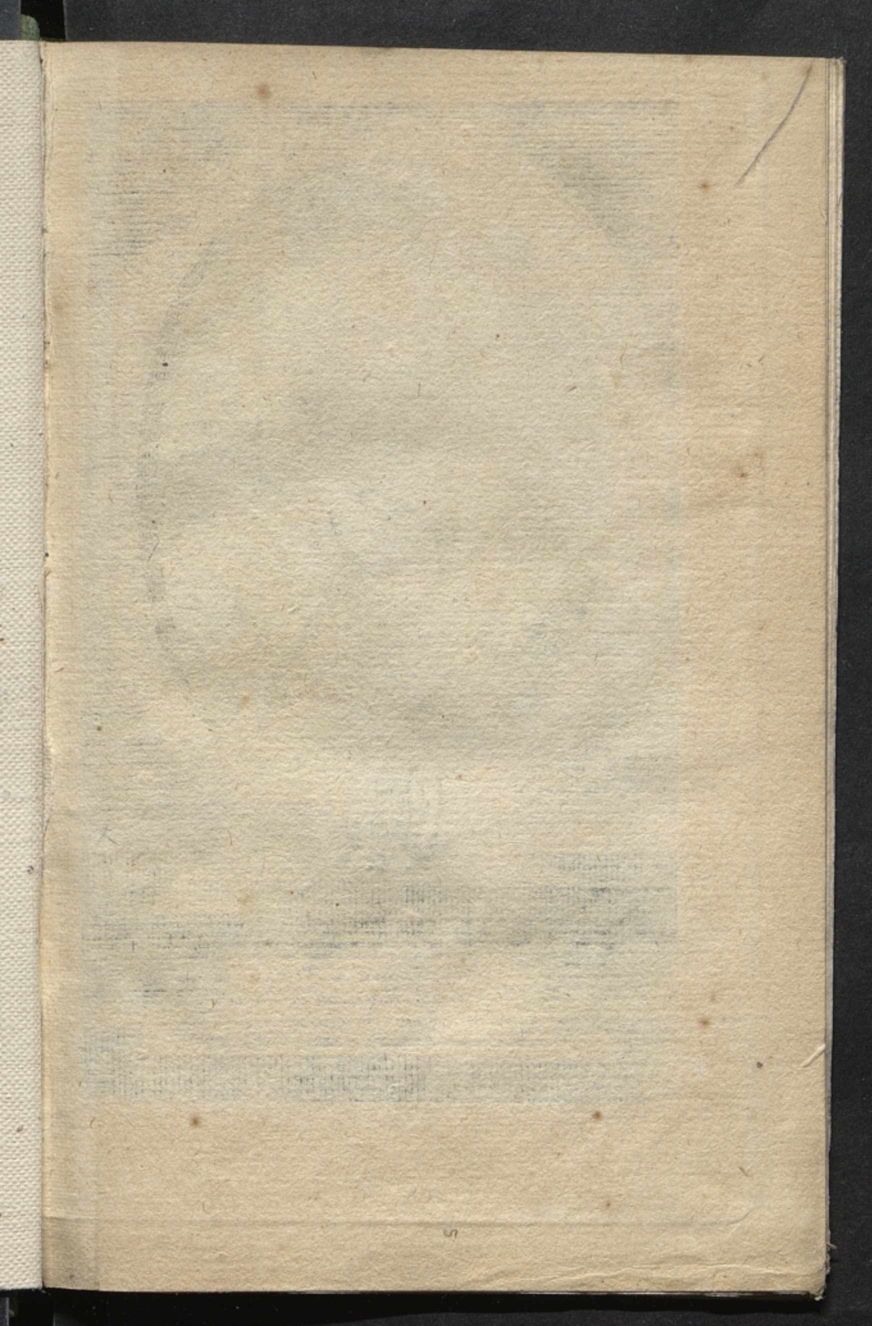


\. BUVAT

Achat FNSP en 1969




Ladislas-Ignace Comte de
Bercheny Maréchal de France
Grand Ecuyer de Lorraine, &c.

LE POLITIQUE

VERTUEUX.

LE POLITIQUE

VERTUEUX.

LA CANDEUR & LA BONNE FOI sont plus nécessaires à l'Homme d'Etat, que LA RUSE & LA DISSIMULATION.

Par M. AUBERT, Avocat à la Cour & ès Conseils du Roi à Lunéville.



A NANCY,
Chez JEAN-BAPTISTE-HIACINTHE LECLERC, Imprimeur, près de la Place royale.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSEIGNEUR,

Monſeigneur LADISLAS-IGNACE COMTE DE BERCHENY ET DE SZEKES, *Magnat de Hongrie, Maréchal de France, Commandeur & Grand-Croix de l'Ordre royal & militaire de Saint Louis, Grand-Ecuyer de Lorraine, Conſeiller, Chevalier d'honneur en la Cour Souveraine, Gouverneur & Bailli d'épée des ville & château de Commercy, Seigneur de Luſancy, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL faut toujours un grand nom à la tête des petits ouvrages qu'on

met ſous la preſſe, ſi l'on veut qu'ils ſoient favorablement reçus du public ; mais ſi ce principe a quelque part à la Dédicace que j'oſe adreſſer à votre Grandeur, ce n'eſt néanmoins qu'à la ſuite des deux objets qui m'engagent à lui conſacrer cet écrit, qui ſont d'ériger un monument à votre gloire, & de couronner de l'exemple de votre belle vie ceux que j'ai cités, pour faire connoître que la candeur & la bonne foi doivent néceſſairement former le caractere de l'Homme d'Etat.

En effet, Monſeigneur, ſi c'eſt par ces vertus, meres de toutes les autres, que vous avez triomphé des malheurs de votre maiſon, qui

pourra douter de la ſolidité de mon ſyſtème & de la validité des preuves qui l'établiſſent, ni qu'il ſoit poſſible, autrement que ne l'a fait votre Grandeur, de braver, pour ainſi dire, ces revers terribles qui font paſſer les chefs, les grands, & les principaux citoyens d'un royaume envahi, de l'état le plus riant & le plus magnifique, à l'état le plus violent & le pus malheureux?

Dès qu'il eſt donc univerſellement conſenti, que ſans les vertus propoſées il n'eſt rien d'eſtimable chez les hommes, & que ſeules elles ſont la ſource pure du bonheur & de la gloire dont votre Grandeur s'eſt rendue ſi digne par

ſes travaux héroïques & par les qualités inapréciables de ſon cœur, que ne dois-je pas eſpérer d'un modele ſi parfait pour le ſuccès de mon entrepriſe ! en ne donnant même ici qu'une teinte légere de cette conduite pleine d'honneur que vous avez tenue conſtamment juſqu'aujourd'hui, depuis l'inſtant où vous êtes entré dans la carriere des grands hommes.

C'eſt dans cet âge, Monſeigneur, où les hommes ordinaires ſont trop foibles encore pour combattre avantageuſement les paſſions naiſſantes, qui ne les charment que pour mieux les tromper & les corrompre, que vous vous êtes montré plus grand cent fois, que

vous ne l'euſſiez été, peut-être, en jouiſſant des richeſſes immenſes qu'on venoit de vous ravir (*a*).

A la vérité l'éducation précieuſe & rare que vous aviez reçue par les ſoins & ſous les yeux d'un pere qu'on regardoit dans votre nation, non ſeulement comme le grand

---

(*a*) La Maiſon de M. le Comte de Bercheny poſſédoit ſept grands domaines dans la Hongrie; ſavoir, Ungvar, Dubintz, Valano, Térébès, Cſité, Brunotz, & Temetvényvar. Les Auteurs de M. le Comte vivoient en Souverains, ayant des troupes à leur ſolde. Son pere étoit Comte ſuprême d'Ungvar, charge héréditaire à ſa maiſon. Il avoit toujours un grand nombre de Gentilshommes à ſes gages.

Général, & comme le premier Sénateur du royaume, mais encore comme ſon principal ornement & comme ſon unique eſpoir, avoit tellement exercé votre ame aux nobles ſentimens, qu'elle en fit ſa plus douce habitude, en prenant l'averſion la plus invincible contre tout ce qui ne les exprimoit pas.

Auſſi, Monſeigneur, fîtes-vous bien voir, dès votre adoleſcence, qu'il n'y avoit point de minorité d'âge pour eux, & qu'un grand homme l'eſt toujours, quand il a comme vous éprouvé ſon cœur dans la peine & dans l'adverſité.

Que ne m'eſt-il permis de tracer ici vos premiers malheurs, tant pour l'exemple que pour faire connoître la ſageſſe & les vertus

que votre Grandeur fit éclater dans la révolution fatale qui vous ſépara pour toujours de ce que vous aviez de plus cher au monde; mais, Monſeigneur, cette même ſageſſe & ces mêmes vertus vous ont rendu ſi ſévére à vous-même, & ſi modeſte, que vous louer c'eſt vous déplaire. Le moindre reproche, de la part de votre Grandeur, me feroit plus d'impreſſion qu'une diſgrace méritée.

Souffrez néanmoins, qu'en contenant malgré moi l'ardeur de mon zele pour votre gloire, j'expoſe ici les cauſes qui vous arracherent du ſein de votte patrie. La France a tiré de cet événement des avantages ſi conſidérables, que ſa recon-

noiſſance éternelle doit les conſacrer au temple de mémoire avec le nom illuſtre de Bercheny.

Avant que vous ne viſſiez le jour, vos provinces ſubjuguées avoient reçu la loi du vainqueur; vos conſtitutions antiques & fondamentales étoient anéanties; le throne de vos Rois renverſé; vos Commagnats, échappés au tranchant homicide d'Epéries (*a*), fuyoient de

(*a*) Ville natale de M. le Comte de Bercheny & de Suſanne ſa ſœur unique, dont la mere mourut en couche. Epéries eſt la capitale du Comté de Saaros dans la haute Hongrie. Un échaffaut fut dreſſé ſur la place de cette ville au mois de Mars, & pendant neuf mois ce fut un maſſacre épouvantable.

toutes parts le ſupplice & la mort ignoble qui les menaçoient ; votre patrie, couverte de ſang & de deuil, n'offroit plus à ſes triſtes enfans que des tombeaux affreux.

Mais laiſſons, puiſque vous le voulez, ſous un voile à jamais impénétrable, toutes les horreurs qui venoient de déſeſpérer vos compatriotes, quand vous reçutes le jour. A peine eûtes-vous atteint votre treiziéme année, qu'à votre tour vous eſſuyâtes les plus rudes coups du ſort, avec cette conſtance qui vous a toujours ſi bien ſervi dans les plus grands dangers.

En effet, Monſeigneur, quand le jour funeſte où vous deviez la mettre à ſa premiere épreuve, fut

arrivé, votre ſage Gouverneur (*a*) tout en larmes vous annonça la fuite précipitée du Comte votre pere ; que la Comteſſe (*b*) ſon épouſe, votre belle-mere, ne ſe croyant pas en ſûreté dans votre château de Brunotz, à la vue d'une troupe de cavaliers, furieux de n'avoir pas trouvé le Comte, & qui, pour ſe venger d'avoir manqué leur proie, mettoient tout en pieces, & laiſſoient par-tout les marques les plus affreuſes de leur

(*a*) Nommé Porgieſſer, Allemand de nation, plein de mérite.

(*b*) Seconde femme de M. le Comte de Bercheny pere en 1697 ; née Comteſſe de Cſaki, d'une famille très-ancienne, très-illuſtre & très-riche.

barbarie, s'étoit réfugiée dans un monaſtere à Presbourg; qu'étant arrivée, elle avoit voulu s'enfermer ſeule pour pleurer jour & nuit la perte de ſon cher époux, & que dans cette retraite elle ne vouloit voir perſonne, ni recevoir de conſolation, pas même de ſes parens ni de ſes amis.

On peut bien, Monſeigneur, ſe faire une image de l'état où vous plongea la nouvelle d'un déſaſtre ſi terrible; mais il n'eſt rien d'aſſez énergique, ſoit dans l'art, ſoit dans la nature, pour peindre au vrai le trouble & l'agitation de votre ame au récit de cet événement, le plus fatal qui pût jamais vous arriver.

Il fallut néanmoins le ſoutenir,

& c'eſt alors, que pour la premiere fois vous éprouvâtes ce que peut un cœur nourri dans de nobles ſentimens.

Pendant ces jours orageux, vous étiez occupé de vos études au château d'Ungvar, & votre ſœur, plus jeune d'une année que vous, étoit à Presbourg *(a)*, ſous la protection impériale, dans une maiſon religieuſe, pour y recevoir l'éducation qu'on donnoit alors aux filles des premieres familles du royaume.

Cette ſœur chérie eut bientôt lieu de partager votre diſgrace par la négligence du Séqueſtre de vos biens confiſqués, qui la laiſſoit

(*a*) Chez les Urſulines.

manquer de tout dans ce monastere, malgré les ordres de l'Empereur (*a*) même à cet égard. Pour surcroit de malheur, la jeune Comtesse ne savoit à qui s'adresser pour obtenir les secours dont elle avoit besoin; elle étoit très-persuadée de votre tendresse pour elle; mais que pouvoit-elle espérer d'un frere qui n'avoit pas encore treize ans? surtout quand elle réfléchissoit que peut-être lui-même étoit comme elle aux expédiens pour subsister. Son cœur la pressa néanmoins de vous apprendre la rigueur de son

(*a*) L'Empereur Joseph, qui mourut à l'âge de 33 ans, en 1711, au milieu de ses prospérités.

ſort, & la généreuſe démarche que vous fîtes ſur le champ pour cette ſœur à Caſſovie *(a)*, près des Commiſſaires impériaux, Séqueſtres de vos biens, feroit honneur à l'hiſtoire de notre ſiécle, par la dignité des ſentimens dont votre Grandeur ne pouvoit faire en cette occaſion que l'uſage le plus victorieux.

Ah, Monſeigneur, que votre Grandeur doit être ſatisfaite encore des larmes qu'elle répandit alors, quand elles repaſſent à ſon ſouvenir! Puiſque le Séqueſtre avare & dur, qu'elles avoient at-

---

(*a*) Ville forte & très-jolie, ſituée à à 20 lieues d'Ungvar, dans la haute Hongrie.

tendri, ne put les voir couler, ſans en être confus & le plus vivement pénétré. Il vous promit tout, Monſeigneur, & tint parole. Mais c'étoit peu pour vous que le ſort de votre ſœur fût changé, dès que celui du Comte votre pere étoit toujours le même, & tandis que rien ne vous flatoit du bonheur de le revoir. Sept années s'écoulerent encore, & le nuage, où s'interceptoit la moindre lueur d'une eſpérance fondée, devenoit toujours plus obſcur.

Ce fut dans ces circonſtances malheureuſes, que ne voyant plus pour vous dans votre patrie déſolée qu'une terre aride & ſtérile, vous formâtes la réſolution d'al-

ler chercher ſous un ciel plus ſerein un pays où les étrangers, quand ils en ſont dignes, fuſſent admis avec les nationaux à l'honneur de ſervir le Prince & l'Etat.

Vous ſaviez, Monſeigneur, que de tout tems la France étoit dans la glorieuſe poſſeſſion d'offrir à la vertu perſécutée le plus heureux aſyle qu'il fût poſſible de trouver dans le reſte de l'univers; qu'en ſervant dans les troupes de cette Monarchie, vous pourriez, en vous y diſtinguant, parvenir aux grades, & forcer ainſi le ſort à changer en votre faveur.

Ce ne fut néanmoins qu'après avoir mûrement digéré ce noble projet & ſes ſuites, que vous vous

déterminâtes enfin à quitter la gémiſſante Hongrie pour aller en Pologne obtenir de votre pere la permiſſion de vous rendre au plutôt en France, & c'eſt alors qu'il ſentit plus vivement que jamais tout l'aigu de ſes malheurs, puiſqu'il ne pouvoit, ſans différer votre avancement, vous retenir près de ſa perſonne, vous, Monſeigneur, qui faiſiez toute ſa conſolation, & la plus grande douceur des ſes triſtes jours. Il alloit même les abréger encore, ſoit que ſa raiſon lui fît approuver vos vues, ſoit que vous cédaſſiez à ſa tendreſſe pour vous, & dans des circonſtances où ſon infortune venoit de lui ravir juſqu'à la ſatiſ-

faction de pouvoir vous donner des marques de tout ce que ſa belle ame lui dictoit pour un fils tel que vous.

Cependant, Monſeigneur, il fallut décider, & votre pere, en ſacrifiant ſon bonheur au vôtre, vous permit de partir. Quel ſupplice nouveau pour deux cœurs ſi tendrement unis, au moment de s'arracher l'un à l'autre, ſans pouvoir émouſſer, au moins par l'eſpérance de ſe rejoindre un jour, le trait dont ils étoient déchirés à cette ſéparation cruelle! & quels efforts n'eûtes vous pas à combattre pour obéir tous deux à vos deſtinées, dès que pour les remplir, il falloit en quelque ſorte

briſer entre vous les liens les plus ſacrés de la nature, & ce fut encore le triomphe de vos vertus !

Ah ! Monſeigneur, que les hommes ſeroient aimables & qu'il s'entr'aimeroient, ſi tous les peres étoient comme le vôtre, & tous les fils comme le ſien !

Enfin, après avoir reçu les conſeils & la bénédiction de ce vertueux pere, vous partîtes de Pologne pour la France ; voyage que vous fîtes comme un vrai philoſophe, en obſervant partout ce qui pouvoit utilement piquer & le goût & la curioſité d'un ſage, quoique vous n'euſſiez alors que vingt ans.

Louis XIV, dès que vous lui

fûtes préſenté, vous fit l'accueil le plus gracieux, & ce fut là l'inſtant où commença votre bonheur. Dès le lendemain (*a*), vous fûtes reçu, par ordre de ce grand Roi, dans la Compagnie de ſes Mouſquetaires, & quatre mois (*b*) après, il vous fit Lieutenant-Colonel à la ſuite du Régiment de (*c*) Ratky.

Le dirai-je, Monſeigneur, & me le pardonnerez-vous, car je ne puis le taire, & pour votre gloire & pour inſpirer le même goût à la jeune Nobleſſe, deſtinée

---

(*a*) Le premier de Septembre 1712.

(*b*) Le 31 Décembre de la même année.

(*c*) Huſſards. Il n'y en avoit alors que deux régimens en France.

par état à la profeſſion des armes? Oui, Monſeigneur, on remarqua que dans vos garniſons, après tous vos devoirs exactement remplis, vous ne recherchiez que la compagnie des vieux Officiers les plus expérimentés & les plus ſages, pour profiter de leurs entretiens. C'eſt ainſi que par ceux de Polybe, le jeune Scipion ſe forma l'eſprit & le cœur. Enſorte qu'à l'exemple de ce Romain, vous aviez ſi bien partagé toutes vos heures (*a*),

(*a*) *Neque enim elegantiùs quàm hoc Scipione quiſquam intervalla negotiorum otio diſpunxit: ſemperque aut belli aut pacis ſerviit artibus; ſemper inter arma ac ſtudia verſatus, aut corpus periculis, aut animum diſciplinis exercuit.* dit Vell.

qu'il vous en restoit toujours une à passer dans la meilleure école que puisse fréquenter un Militaire. Vous vous acquittiez avec la même exactitude, & de la maniere la plus édifiante, des devoirs du chrétien, comme votre Grandeur les remplit, à nos yeux & bien-tôt vous eûtes acquis une estime universelle, en montrant par la sagesse de votre conduite que vous aviez dessein de vous élever.

Ce fut dans la Campagne de 1713 que vous fîtes vos premiers exploits en Alsace, où vous fûtes

---

Paterc. au portrait du grand Scipion. *Nunquam se minùs otiosum esse cum otiosus, nec minùs solum quàm cùm solus esset.* Cic. en parlant du même dans ses Off.

détaché pendant le ſiége de Landau, pour aller reconnoître les ennemis à la tête d'une troupe, composée de Carabiniers, Dragons, Cavaliers & Huſſards; vous tombâtes, près de Vorms, ſur un corps des ennemis, dont la ſupériorité du nombre ne vous inſpira que plus d'ardeur à les attaquer, & vous entrâtes le ſabre à la main dans leurs Eſcadrons, à la tête de cent de vos Huſſards: vous mîtes ces ennemis dans le plus grand déſordre, & les Carabiniers en acheverent la défaite.

Au bruit de cette expédition, & de toutes celles dont vous vous tirâtes avec le même ſuccès pendant le reſte de la Campagne,

retentit au loin l'illuſtre nom de Bercheny, que votre valeur, votre prudence & votre zele rendirent cher à toute la France. Bien-tôt vous donnâtes des preuves ſi diſtinguées de votre amour pour ſon ſervice, & de toutes les qualités qui caractériſent les grands Capitaines, qu'en 1718 vous eûtes, ſans la demander, la commiſſion de Meſtre de Camp du Régiment de Ratki.

Quel honneur ne vous fîtes-vous pas en le commandant ſur la frontiere des Pyrénées, pendant la campagne ſuivante, à l'armée de France, commandée par le Maréchal de Berwick. Pendant le ſiége de Rozen qu'il faiſoit, il

vous chargea de couper un corps de Cavalerie qui venoit de ſortir de cette Place ; mais cette troupe, beaucoup plus forte que la vôtre, vous pouſſa juſque ſur la paliſſade de Rozen ; poſition d'autant plus dangereuſe, qu'elle vous expoſoit au feu de toute la Place. Le péril étoit preſque inévitable, & loin de le craindre ou de vous en inquiéter, vous vous en retirâtes en ſi bon ordre, que le Maréchal vous en fit l'éloge le plus flateur.

La paix faite avec l'Eſpagne ſembloit naturellement arrêter votre marche rapide au chemin de la gloire ; mais pour n'en point quitter la voie, votre Grandeur, animée de cette ardeur héroïque

à qui répugne l'oisiveté, voulut profiter des loisirs de la paix même pour former des guerriers à l'Etat; & dans ce généreux dessein, vous obtîntes la permission d'aller lever un Régiment de Hussards en Turquie (*a*). Aussi le Ministere impatient de vous marquer, par une premiere récompense, la satisfaction qu'il avoit de vos services, fit-il tenir à Marseille une croix de S. Louis pour vous en décorer dès que vous y débarqueriez (*b*).

Les soins assidus que vous donnâtes à cette nouvelle troupe,

(*a*) En 1720.

(*b*) Ce fut en Juillet de la même année.

pour la mettre en état de rendre tous les ſervices que votre Grandeur s'en promettoit, lui valurent, avec la bienveillance & la conſidération du Miniſtere, la confiance des chefs, & l'eſtime toute particuliere de la nation.

La renommée vanta même tellement par-tout votre mérite & vos vertus, qu'à quelques années de-là, le Roi notre Auguſte Maître, à ſi juſte titre ſurnommé le *Bienfaiſant*, & dont le ciel veuille prolonger les heureux jours de beaucoup au-delà des nôtres, connoiſſant votre antique & noble origine, dont vous ſouteniez ſi parfaitement le luſtre & la dignité, voulut vous donner des marques

honorables de ſon affection pour vous, Monſeigneur, & vous fit (*a*) ſon premier Chambellan.

Si l'on peut juger du caractere & du génie des Rois & des Princes, par le choix des grands Officiers qu'ils attachent de ſi près à leur ſervice, ne puis-je pas ici répéter avec tous mes compatriotes, témoins fortunés du beau regne de notre auguſte Monarque, qu'il eſt digne de l'amour & de la vénération de tout l'univers! Auſſi ce grand Prince, que ſon peuple & tous les autres révérent, & comme un ſaint, & comme un

(*a*) Ce fut à Wiſſembourg le premier Juin 1725.

Roi, ſera-t-il éternellement l'honneur du throne & le modéle du Chrétien ?

Cependant, Monſeigneur, il falloit que, ſuivant vos vues, vous fuſſiez ſans ceſſe occupé des progrès de vos Huſſards, non-ſeulement pour en perfectionner la troupe, mais encore pour l'entretenir dans la plus grande force, par les exercices les plus propres à cet objet, ſans perdre néanmoins de vue ce que vous deviez à votre nom, trop illuſtre pour ne le pas perpétuer.

Le ciel alors vous donna (*a*)

(*a*) Ce fut le 14 de Mai 1726, que M. le Comte de Bercheny épouſa Ma-

l'epouſe que méritoient vos vertus, pour la récompenſer des ſien-

---

demoiſelle Anne-Catherine, fille de M. Jacques-Antoine de Wiet, Capitaine au régiment d'Humieres infanterie, depuis Ingénieur & Directeur des fortifications d'Alſace, iſſu d'une famille très-diſtinguée dans le militaire, & tenant même à pluſieurs maiſons illuſtres du royaume. Mademoiſelle de Wiet, aujourd'hui Madame la Maréchale-Comteſſe de Bercheny, eſt née à Stunheim, petite ville d'Allemagne, ſur le Mein, dans l'Archevêché de Mayence. En 1730, le 22 Juillet, elle accoucha de Mademoiſelle Madeleine, ſa fille aînée, au château de Luſancy; de Mademoiſelle Catherine-Françoiſe, née au même lieu le 4 d'Octobre 1731, Religieuſe à Flines, Ordre de Cîteaux, en Flandre, le

nes ; mais une union ſi pleine de charmes pour votre Grandeur ne lui permit jamais de rallentir ſon

---

4 Mars 1748, & faite Abbeſſe de cette Abbaye par le Roi le 15 d'Août 1757. Mademoiſelle Marie-Anne, troiſiéme fille, ſous le nom de Courcelles, née à à Luſancy le 21 de Novembre 1733. M. Nicolas-François, Comte de Bercheny, né au même lieu le 26 Novembre 1736, Cornette au régiment de ſon nom en en 1742, Capitaine le 6 Décembre 1747, Meſtre-de-camp du même régiment le 5 Janvier 1751, Chambellan du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, le 8 Avril 1753, premier Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté Polonoiſe le 26 Janvier 1757; marié le 2 Mai à Mademoiſelle Victoire-Agnès de Berthelot, fille de Meſſire François de Ber-

zele pour ſon Roi, encore moins de l'interrompre. Votre devoir

---

thelot, Baron de Baye, Maréchal de camp, Commandeur de l'Ordre royal & militaire de S. Louis, Commandant les deux compagnies de MM. les Cadets Gentilshommes du Roi de Pologne, Duc de Lorraine, & Bailli d'Epée au Bailliage royal de Saint-Diez, & de Madame Victoire de Curſey. M. de Bercheny, reçu Chevalier de Saint Louis à Paris par M. le Maréchal ſon pere, le 10 Février 1758; Grand Ecuyer de Lorraine en ſurvivance, le 30 Mars ſuivant, & Gouverneur de Commercy le 26 Novembre 1759, avec retenue des honneurs & des appointemens pour M. le Maréchal ſon pere. Ce jeune Seigneur vient de mourir de la petite vérole à l'armée, dans ſon quartier; ſujet d'un

étoit votre loi ſuprême, & cette loi ſubſiſte encore dans votre cœur & dans votre conduite. Auſſi, quoiqu'il en dût couter à à votre tendre penchant, vous ſûtes toujours accorder ſi bien l'amour conjugal avec celui de la gloire, que l'un n'a jamais pû jalouſer les avantages de l'autre; & ſur ce principe des héros, on vous

---

chagrin inexprimable pour ſa famille & pour toutes les perſonnes qui le connoiſſoient, parce qu'il étoit du premier mérite, d'une très-belle figure, & du caractere le plus liant & le plus aimable; en un mot c'eſt une vraie perte pour l'Etat & pour la ſociété. Madame la Comteſſe, ſa jeune & reſpectable épouſe, en eſt inconſolable.

vit toujours, Monſeigneur, apprendre vous même à vos ſoldats l'art de cueillir des lauriers dans les champs de Mars.

Ce fut en 1733 que vous éprouvates, tant au ſiége de Kell, où vous montâtes la tranchée avec votre Régiment, que dans vos autres opérations glorieuſes de cette campagne, ce que pouvoient des guerriers diſciplinés par vos mains. Les ſervices que vous aviez rendus & que vous rendîtes alors, parurent d'un ſi grand prix à votre Auguſte Maître, qu'il vous fit (*a*) Brigadier de ſes armées en Février

(*a*) Dans ſa promotion du 20 Février 1734.

de l'année ſuivante, & vous en fîtes la campagne en cette qualité ſur le Rhin. Vos exploits y furent d'autant plus remarquables, qu'ils étoient plus difficiles, & ne pouvoient conſéquemment être confiés qu'à votre grandeur.

Le Maréchal de Berwick fait-il paſſer le Rhin à l'armée ſur le pont de Reingenheim? auſſi-tôt, & ſuivant l'ordre de ce Général, vous faites jetter à Neckrau le pont ſur lequel vous paſſez à la tête de 1200 hommes, pour aller reconnoître le pays, couvrir la marche de l'armée, & maſquer la petite Hollande.

Faut-il inveſtir Philisbourg? votre Grandeur commande la ligne

de circonvallation, & ne ceſſe de favoriſer le ſiége de cette place par des avantages continuels ſur les ennemis. Philisbourg eſt-il rendu, malgré les obſtacles preſque inſurmontables de la nature & de l'art? votre Grandeur, dont le zele & l'intrépidité ſont toujours plus invincibles, continue de harceler les ennemis avec une ſupériorité étonnante, & avec votre ſeul régiment vous alliez enlever ſix cens Huſſards poſtés près du fauxbourg de Mayence, ſi le Prince de Wirtemberg n'étoit accouru les en délivrer avec un ſecours de ſix mille hommes, devant leſquels votre Grandeur ſe retira ſans aucune perte.

Pendant la campagne ſuivante, le Maréchal de Coigny fit faire un fourage ſous les portes de Mayence, où nos fourageurs alloient être inquiétés par des troupes qui ſe formoient dans cette vue; mais votre Grandeur alla les attaquer ſi vigoureuſement, qu'elle les contraignit à ſe retirer à la hâte, en les pouſſant juſque ſur les glacis même, quoiqu'elles fuſſent bien plus nombreuſes que les vôtres.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que, par votre expérience & par la fermeté de votre courage, vous aſſuriez tellement le ſuccès de vos entrepriſes, que la ſécurité la plus parfaite régnoit toujours au camp dès que la garde vous en étoit

confiée. Les relations mêmes publierent alors la terreur que votre nom pouvoit inſpirer, lorſqu'au paſſage de la Moſelle, par l'armée de France, pour aller au-devant des ennemis vers Clauſen, votre Grandeur fut chargée de l'avant-garde avec trente-ſix compagnies de Grenadiers, & des Huſſards, & vous combattîtes le plus vivement juſqu'à la nuit fermée.

L'armée s'étant retirée le lendemain, vous en fîtes l'arriere-garde, & forçâtes par-tout les ennemis à vous reſpecter. Auſſi, toujours attentive & prompte à reconnoître des ſervices de cette importance, Sa Majeſté ſe fit-elle un nouveau plaiſir de vous donner le prix

qu'elle vous destinoit, par le grade de Maréchal de camp qu'elle vous conféra dans sa promotion du premier Mai 1738 (a); & ce fut en cette qualité qu'en 1741 votre Grandeur se rendit en Baviere avec une division commandée par le Comte de Ségur.

Après la prise de Prague, votre Grandeur eut ordre de se porter sur la Sazava, où vous commandâtes pendant tout l'hiver de 1742. Vous y fûtes attaqué par des Autrichiens, qui, quoique supérieurs en nombre, ne purent entamer les

(a) M. le Comte fut fait grand Ecuyer de Lorraine; & en cette qualité, Conseiller, Chevalier d'honneur de la Cour Souveraine, le 21 Avril 1738.

troupes que vous commandiez, & par le moyen d'un renfort que vous reçûtes du Maréchal de Broglio, votre Grandeur ſut ſe maintenir avantageuſement dans ce poſte, juſqu'à ce que Monſeigneur le Prince Charles ayant marché contre les Pruſſiens, qui venoient d'abandonner la Moravie, vous fûtes obligé de vous replier ſur Prague.

Votre Grandeur en partit peu de jours après pour aller joindre l'armée de France à Piſeck, & marchâtes avec elle au ſecours de Fravenberg, d'où vous la ſuivîtes dans ſa retraite ſous Prague, & votre Grandeur eut un cheval bleſſé ſous elle à l'affaire de Troïa.

C'eſt là, Monſeigneur, que

vous fûtes chargé de tâter le corps du Général Festetiz qui gardoit les passages de l'Elbe & les débouchés de la droite de la Moldau : mais après avoir poussé les ennemis jusqu'au village de Prossig, ils se renforcerent si considérablement que notre armée battit en retraite.

Pendant le siége de Prague, votre Grandeur commanda l'attaque du centre, à la tête de la Brigade de Navarre. A la sortie du 22 Août, vous forçâtes les retranchemens des ennemis; vous en enclouâtes les canons & les mortiers ; vous en brûlâtes les batteries, & fîtes prisonnier le Commandant des Ingénieurs avec 150 hommes.

Au 3 Septembre, vous reprîtes, avec six Compagnies de Grénadiers, un ouvrage dont les ennemis s'étoient emparés. Vous fîtes deux nouvelles sorties, les 10 & 21 du même mois, où vous eûtes encore assez de succès.

Après la levée du siége, vous allâtes soutenir le détachement qui brûla le Pont de Kœnigsal; vous vous emparâtes de Brandeisse, & favorisâtes le passage d'un convoi; puis retournant à Prague le 6 de Novembre, vous rendîtes infructueuse la tentative des 800 Hussards ennemis qui se présenterent à votre arriere-garde.

Enfin, après avoir fait plusieurs fourages, toujours en battant les

ennemis qui vouloient vous inquietter, vous fîtes l'arriere-garde de l'armée, lorſqu'elle quitta Prague, & fûtes continuellement harcelé par les Autrichiens dans la route juſqu'à la ville d'Egra. De-là votre Grandeur conduiſit une diviſion juſqu'à Spire.

Bien informée d'une conduite ſi louable, & voulant vous en témoigner ſon entiere ſatisfaction, Sa Majeſté vous fit Commandeur de l'ordre Royal & Militaire de S. Louis, le 21 du mois de Mars 1743.

Au mois de Mai ſuivant, M. le Maréchal de Noailles vous chargea du commandement depuis Worms juſqu'à Oppenheim.

Au 8 Juin, vous paſſâtes le Rhin, préparâtes les marches de l'armée juſqu'à Aſchaffenbourg, pouſſâtes les ennemis au-delà du Mein, avec trois régimens de Dragons, ſoutenus des Huſſards, & vous occupâtes le village de Dettingue avant la bataille (*a*).

(*a*) En 1744, le 17 de Janvier, Madame la Comteſſe de Bercheny accoucha à Lunéville de ſon ſecond fils M. François-Antoine. Il fut fait Cornette au régiment de ſon nom le 24 Juillet 1747; Lieutenant réformé en Décembre 1748; reçu Chevalier de Malthe le 23 Février 1751. Les preuves faites à Lunéville au mois d'Août 1752, devant MM. le Bailli d'Henin, le Commandeur de Fontenoy, & l'Abbé Febvre

Quand

Quand l'armée de France repaſſa le Rhin, votre Grandeur fut

Chevalier ſervant du Prieuré de Champagne, tous les trois comme Commiſſaires députés par M. le Grand-Maître. Le tout examiné dans l'aſſemblée du Grand-Prieuré de Champagne le 12 Novembre de la même année, & accepté à Malthe le 2 Mars 1754. Mondit ſieur le Chevalier fait Capitaine en pied le 26 Septembre ſuivant, & tonſuré à Fribourg en Suiſſe par M. l'Evêque de Lauſanne, en Janvier 1757, a eu pour Gouverneur & Précepteur, avec feu M. ſon frere, M. Nicolas Lecomte, Prêtre, Chanoine Régulier de la Congrégation de S. Auguſtin, & Prieur titulaire d'Hérival; lequel, par la douceur de ſon caractere, & par l'eſprit le mieux cultivé, s'eſt fait un honneur infini dans

encore chargée de l'arriere-garde à la tête de 300 Huſſards, & 12 compagnies de Grenadiers.

De-là, Monſeigneur, vous marchâtes ſur le Spirebach, & ſucceſſivement ſur la Saare alors menacée; ce qui vous obligea de paſſer l'hiver à Saarguemines, & les ennemis de renoncer à leur projet. Votre Grandeur reçut, dans ces circonſtances, la commiſſion d'In-

---

la conduite qu'il a tenue pour l'éducation de ces deux Seigneurs. Auſſi M. le Maréchal en eſt-il très-reconnoiſſant, & M. le Prieur doit en être ſatisfait. Ariſtote près d'Alexandre, Métrodore près des fils de Paul Emile, Polybe près du jeune Scipion, n'ont ſûrement pas mieux fait.

ſpecteur général, c'eſt-à-dire, le 9 Décembre 1743, & dont vous remîtes la charge le 15 Mai 1758, date de vos Lettres patentes de Maréchal de France.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que vous attirâtes de nouveau ſur vous l'attention de Sa Majeſté, qui, pour vous récompenſer de tant de ſervices, & ſoutenir votre zele dans un grade ſupérieur, vous donna celui de Lieutenant-Général de ſes armées à ſa promotion du 2 Mai 1744. Mais plus ce grand Roi s'empreſſoit à vous donner des marques diſtinguées de ſon eſtime & de ſon affection pour vous, par les bienfaits & par les honneurs que vous devoit ſa juſtice, plus

aussi ranimoit-il en vous le desir de les mériter, & bien-tôt votre Grandeur montra combien elle en étoit digne.

Ce fut, Monseigneur, lorsqu'en qualité de Lieutenant-Général vous fûtes employé dans les Pays-Bas. Votre Grandeur eut à ses ordres, avec son régiment, ceux d'Orléans cavalerie, & d'Egmont dragons, 400 hommes d'infanterie, & les arquebusiers de Grassin, pour entretenir la communication libre entre Lille & Douay, pendant que le Roi en personne faisoit les siéges de Menin & d'Ypres.

L'arrivée des ennemis en Alsace ayant obligé Sa Majesté d'y marcher avec un renfort de 3000

hommes, votre Grandeur eut l'honneur d'y ſuivre ce Prince, & vous fûtes de ce détachement, commandé par le Chevalier de Belleiſle & par le Comte de Lowendall, qui défit les ennemis dans le bois de Souffſheim, au nombre de deux mille hommes, & mit en fuite trente-deux compagnies de Grenadiers Autrichiens, & un corps conſidérable de Croates, ſur le chemin de Biſchville au Fort-Louis.

Vous formâtes enſuite une chaîne de poſtes depuis Briſach à Fribourg, avec cinq régimens de cavalerie, pour la ſûreté des chemins pendant le ſiége de cette place par le Roi en perſonne. De-

là vous marchâtes, avec M. le Comte de Clermont, par le Brisgaw, vers les villes Foreſtieres.

Dans la campagne ſuivante (a), M. le Maréchal de Maillebois ayant appris que l'armée combinée des Autrichiens & des Hanovriens, commandée par le Duc d'Aremberg, s'avançoit ſur le Mein, envoya votre Grandeur avec huit bataillons & douze eſcadrons à Ruſſelheim, & de-là juſqu'à Oberuſel, où ce Général ſavoit que les ennemis s'étoient retirés, & qu'ils avoient repaſſé la Lahne.

M. le Prince de Conty, qui avoit relevé M. le Maréchal de

(a) En 1745.

Maillebois, dans le commandement de l'armée, voulut s'opposer au Général Traun, qui paroissoit vouloir marcher par la Franconie sur Mariendhal, vous chargea de passer le Necker avec deux mille hommes (*a*). Mais le Général Traun ayant au contraire marché par sa droite, pour se joindre au Comte de Bathiani, qui ramenoit l'armée que commandoit auparavant le Duc d'Aremberg; M. le Prince de Conti, forcé de se rapprocher alors du Mein, vous donna la commission de couvrir sa marche avec 1700 hommes & deux pieces de canon, jusqu'à Wolffskell, où vous

(*a*) Le 31 Mai.

fûtes attaqué par 20000 hommes que commandoit le Général Baronay ; mais cette multitude ne vous intimida point, & vous fîtes la retraite la plus impoſante & la plus heureuſe, en arrêtant l'ennemi par un feu continuel.

Votre Grandeur en fit autant à l'arriere-garde de l'armée, lorſqu'elle ſortit de ſon camp de Fungſtatt pour aller à Nordheim, & pendant le mois d'Août vous vous rendîtes à Vaudrevange, ſur les bords de la Saare, près de Sarrelouis, avec ſept régimens de cavalerie, 150 dragons, & les compagnies franches de Mandre.

Votre Grandeur commença la campagne de 1746, en Flandre,

par commander un camp de 30 escadrons de dragons, & 18 de Hussards, qui s'assembla pendant le mois de Mai à Tervure, sous Bruxelles. Vous commandâtes ensuite une des colonnes, dont vous fîtes asseoir le camp à Bethlem, entre Malines & Louvain; vous passâtes la Dille, puis la Nette, en poussant toujours les ennemis devant vous, & les harcelant sans discontinuer pendant le siége de la citadelle d'Anvers.

Votre Grandeur servit ensuite dans la même réserve, sous les ordres de M. le Comte de Clermont, qui la commanda pendant les mouvemens que fit l'armée pour couvrir les siéges de Mons & de Char-

leroy; mais vous reprîtes le commandement de cette réſerve (*a*) pour la marche que fit le Maréchal de Saxe ſur la Mehaigne, & pendant cette marche vous chargeâtes pluſieurs fois les ennemis avec avantage. Vous remîtes de rechef (*b*) le commandement de cette réſerve à M. le Comte d'Etrées, à preſent Maréchal de France, enſuite vous vous portâtes à l'Abbaye d'Heyliſſem avec trois régimens de Huſſards & deux bataillons de Grenadiers Royaux, & vous fîtes marcher des détachemens à la pourſuite des ennemis,

---

(*a*) Le 14 d'Août.

(*b*) Le 20 d'Août.

lorſqu'ils eurent repaſſé la Meuſe. Après quoi vous rentrâtes en ligne & commandâtes une diviſion de cavalerie à la bataille de Rocoux, (*a*) avec tant de valeur & tant d'intelligence, que l'on n'attribua qu'à votre Grandeur (*b*) le ſuccès de cette journée.

(*a*) En 1747.

(*b*) C'eſt un fait que je tiens de M. le Duc d'Harcourt même, qui, parlant de cette campagne en 1754, à Plombieres, par forme d'entretien, raconta qu'on vint vous dire, à la tête de votre diviſion, que des Huſſards, rebutés du feu terrible de l'ennemi, venoient de s'en retirer en déſordre; qu'auſſi-tôt vous aviez piqué des deux pour gagner leur front; que trop loin pour vous enten-

Vous commandâtes ensuite 32 escadrons cantonés dans les environs de Dendermonde, & dans leur marche jusqu'à Tongres, où tout en arrivant ils joignirent l'armée devant Lauffeldt. Dès le len-

---

dre & pour vous en faire connoître, vous aviez tiré un mouchoir blanc de votre poche, avec lequel vous leur faisiez signe d'arrêter; que vous ayant reconnu, ils obéirent sur-le-champ. Quand vous les eûtes joints, vous leur reprochâtes la honte de leur fuite, en leur disant qu'ils ne pouvoient la réparer qu'en vous suivant au combat; tous vous y suivirent, firent leur devoir, & vous retournâtes à votre division. Aussi, nous ajouta M. d'Harcourt, je suis le partisan & l'ami de cœur de ce grand homme.

demain, étant à la tête de votre brigade de Berry, vous chargeâtes ſi vivement les Anglois, que ce nouveau triomphe fut encore votre ouvrage.

Enfin, Monſeigneur, il fallut, pour terminer tant de glorieux travaux, que votre Grandeur allât faire encore la campagne de 1748 (*a*) à l'armée que commanda le Maréchal de Belleiſle en Provence;

(*a*) Le 11 Mars il fut fait Gouverneur des ville & château de Commercy, & Capitaine des chaſſes de cette Principauté; ſe démit de ſon régiment en faveur de ſon fils le 5 Janvier 1751; Bailli d'épée de Commercy le 26 Août de la même année; Grand-Croix de S. Louis le 25 Août 1753.

mais le ciel, alors touché des maux que l'humanité souffroit d'une guerre si longue, y fit succéder la paix. Ce fut pour en gouter les douceurs que vous vous rendîtes aux tendres vœux d'une famille que vous étiez impatient de revoir, non-seulement pour calmer les continuelles allarmes qu'elle avoit eues de tous les dangers où mille fois vous aviez exposé votre vie; mais encore pour apprendre à vos illustres fils à marcher sur vos traces; & par ces devoirs sacrés, dont votre Grandeur s'est si bien acquittée pendant ses plus heureux loisirs, c'étoit mettre le comble à sa gloire, & mériter le prix de toutes les vertus.

Mais à peine ſix ans de paix ſont-ils écoulés, que la guerre ſe rallume, & que Bellone vous rappelle en ſes champs. Vous obéiſſez à ſa voix, & vous allez cueillir de nouveaux lauriers en Weſtphalie dans l'armée de M. le Maréchal d'Etrées. Il vous confie le commandement de la premiere ligne, & dès que les Hanovriens ſe ſont retirés de Billefelds, M. le Maréchal vous charge du commandement de la Heſſe, dans lequel vous êtes relevé par M. le Prince de Soubiſe (*a*).

C'eſt là, Monſeigneur, où vous avez conſommé ſi glorieuſement

---

(*a*) En Novembre 1757.

votre objet, en venant ſervir en France, qu'il n'appartenoit plus qu'à ſon Roi *Louis le Bien-aimé*, de vous donner des louanges & des récompenſes dignes de vous. Auſſi, Monſeigneur, en êtes-vous ſi ſatisfait, que tout votre ſang eſt encore prêt à couler pour le ſervice de ce grand Prince. Il vous a fait Maréchal de France (*a*), & en cette qualité vous jouiſſez du plus beau prix que puiſſent ambitionner les héros de la nation (*b*).

(*a*) Par Lettres patentes du 15 Mars 1758, & le premier qui ait ſervi dans les Huſſards. Il remit le 15 Mai la charge d'Inſpecteur général.

(*b*) M. le Maréchal de Bercheny a été rétabli dans les honneurs, priviléges &

Dès

Dès que, comme votre Grandeur, on ne parvient à cette éminente dignité, qu'à force de mérite & de vertus, on est au-dessus de tous les éloges, & comme vous, Monseigneur, on doit les dédaigner; mais permettez du moins que je sois ici l'écho du public, & d'en répéter le jugement qu'il porte sur votre Grandeur.

M. le Maréchal de Bercheny, dit-on, dans toutes les sociétés, est

prérogatives dont il jouissoit en Hongrie avant la disgrace de feu M. son pere, sans espérance néanmoins de rentrer, ni lui, ni sa postérité, dans les domaines de ses peres, le 19 Février 1759; a prêté serment de fidélité en cette qualité à l'Impératrice Reine, le 9 Octobre 1760.

ami comme Epheſtion l'étoit, époux comme Caton, ſage comme Socrate, pere comme Paul Emile, brave comme le vainqueur d'Annibal, prudent & citoyen comme Fabius, homme de bien comme Scipion Naſica, & vertueux comme Sully. Tant de reſſemblance avec le modele que je propoſe à l'homme d'Etat, fait tout le prix de mon livre, puiſque vous voulez bien en agréer le préſent & l'hommage, & celui du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
AUBERT.



LE POLITIQUE VERTUEUX.

LA CANDEUR & LA BONNE FOI *sont plus néceſſaires à l'Homme d'Etat, que* LA RUSE & LA DISSIMULATION.

CETTE maxime, qui a toujours été le fondement & l'ame de la politique des bons Princes de l'antiquité payenne, eſt une leçon de la ſageſſe même pour toutes les Puiſſances de la terre. Ce ne fut que pour s'être écartés d'une regle ſi ſûre, que les Empires les plus floriſſans ſe ſont vus renverſer ; parce que de ce principe infail-

lible dépendent le bonheur & la gloire des Rois & des peuples divers. Mais ces avantages renaîtroient bientôt ſi la candeur & la bonne foi reprenoient la place de la politique artificieuſe, dont on ſuit preſque par-tout les maximes.

Quelle ſatisfaction alors pour tous les hommes d'Etat, ſi leur défiance mutuelle étoit bannie de leurs négociations! Quel enchaînement de proſpérités pour toutes les nations du monde, ſi leurs chefs n'avoient plus à craindre la ſurpriſe & la perfidie! C'eſt alors que rapportant tout aux regles des vertus propoſées, la politique ne ſeroit plus occupée que de la félicité des humains.

Au régne déplorable de l'envie, de la fraude & de l'ingratitude, ſuccéderoit celui de la droiture & de la bonté, d'où ſe reproduiroient ces jours heureux où

l'on n'attendoit pas, pour accorder de foibles ſecours à l'indigence, que des voix gémiſſantes les imploraſſent. Le citoyen laborieux ne ſeroit plus humilié par l'arrogance de ceux qui dédaignent en lui l'Artiſte, lors même qu'ils ne peuvent ſe paſſer de ſes ouvrages. Les peuples, protégés & garantis des ravages de la guerre, ne ſeroient plus ſacrifiés au reſſentiment du plus fort, & pourroient s'appliquer à loiſir, dans le ſein d'une paix durable, aux progrès des vertus, des talens, des ſciences, des arts & du commerce. En un mot, le mérite rétabli dans ſes droits n'eſſuyeroit plus les outrages d'ignorans audacieux, enrichis de ſon patrimoine.

Tant d'avantages ſi précieux ne trouveroient-ils pas leur germe dans la candeur & dans la bonne foi? Il ne faut

que les exiger dans la politique pour en déduire ces heureuſes conſéquences en faveur du genre humain. Il n'y a qu'un pas de l'entrepriſe au ſuccès, ſi l'on veut bien ſe perſuader que tous les grands hommes n'ont jamais mieux réuſſi dans leurs projets que par les voies de l'honneur & de la probité; c'eſt même ce que prouveroit une infinité d'exemples tirés des livres anciens & modernes, s'il étoit poſſible de les renfermer dans les bornes de cette diſſertation.

Je rapporte néanmoins un aſſez grand nombre de ces témoignages, pour convaincre les politiques de leur erreur, & qu'en toutes ſortes de gouvernemens il faut que les chefs ſoient conſtamment bons, juſtes & ſincéres, s'ils veulent s'attirer une confiance univerſelle

& l'amour de ceux qui leur sont sujets. C'est le moyen le plus assuré de se rendre formidable à des voisins turbulens, ambitieux & jaloux, en faisant le bonheur de son propre Empire.

Qu'on n'oppose point ici le succès ou la force de l'usage, contraires à la maxime que je donne pour titre à ce livre; puisque la conduite de plusieurs grands Princes, qui régnent actuellement, & qui sont connus pour de vrais modeles de candeur & de bonne foi, serviroit de réponse aux raisonnemens les plus captieux qu'on pourroit faire pour la rendre inconséquente ou frivole.

C'est donc en imitant ces Souverains qu'on ne violera plus les traités ni les sermens ; qu'on ne suscitera plus de guerres injustes; que les loix seront respectées; que le mérite & les talens ne

ſeront plus avilis, & que chaque Prince, occupé des ſoins de ſon Etat, y fera régner le goût des vertus avec celui du travail.

Le ſuccès d'une ſi belle entrepriſe eſt d'autant plus aiſé, qu'il ne ſera point arrêté par des obſtacles difficiles à vaincre. Mais comme il n'appartient qu'à l'éducation de former les hommes, il ſeroit ſeulement à deſirer que les chefs de la ſociété civile veillaſſent de plus près ſur cette partie trop univerſellement négligée, ſoit pour en accélérer les progrès, ſoit pour les perfectionner par des réglemens convenables & ſagement établis. Les récompenſes & les peines, légitimement employées, pourroient en peu de tems changer la face d'un Etat, & ne le remplir que d'un peuple d'excellens citoyens. Tout dé-

pend de l'inſtruction & de l'exemple, & les hommes ne ſont que ce qu'on les fait dès leur plus tendre jeuneſſe. C'eſt alors qu'ils reçoivent, pour les retenir toujours, les ſemences des vertus qu'on jette dans leurs cœurs. En régler les goûts, la pente, les affections ou les ſentimens, c'eſt en former le caractere, & le décider ſouverainement pour le bien, par les impreſſions de la candeur & de la bonne foi; parce que ces vertus, qu'on peut regarder comme la pépiniere de toutes les autres, doivent inſpirer, avec l'amour des choſes honnêtes & louables, l'averſion la plus invincible pour ce qui leur eſt oppoſé.

Voilà ce que pourroit entreprendre la politique, avec un ſuccès qui paſſeroit pour ſon plus grand chef-d'œuvre, puiſqu'elle ne ſauroit avoir un objet plus

intéreſſant, plus noble, & plus digne d'elle, que celui de délivrer l'humanité de tous les défauts & de tous les vices qui l'humilient & la dégradent. Bonheur prêt à naître de la candeur & de la bonne foi! pourquoi le retarder, quand rien ne lui fait obſtacle? Car établir le régne de ces vertus, c'eſt ériger des colonnes inébranlables au ſouverain pouvoir, & c'eſt ce que je vais développer, par la diviſion de mon ſujet, dans les deux propoſitions ſuivantes.

PREMIERE PROPOSITION.

Il ſeroit d'un avantage infini pour toutes les têtes couronnées, & pour tous les peuples du monde, que la candeur & la bonne foi fuſſent les vertus fondamentales de la politique.

SECONDE PROPOSITION.

En bonne politique, on fera rarement usage de la ruse & de la dissimulation.

PREMIERE PARTIE.

Premiere Proposition.

Sous les noms de candeur & de bonne foi, on doit comprendre les vertus connues par les termes de bonté, de sincérité, de droiture, d'ingénuité, d'ouverture de cœur, de probité, de véracité, de clémence, de compassion, de fidélité, de sentimens d'honneur, d'innocence, & d'esprit pacifique & bienfaisant. Conséquemment, toutes ces vertus exprimées par les noms génériques

des deux premieres, doivent être celles des gens de bien, qui ſeuls méritent les emplois du Gouvernement. Le Prince même n'eſt jamais préſumé choiſir dans une autre claſſe de citoyens les Miniſtres, les Généraux d'armées, les Magiſtrats, & les autres Officiers qu'il faut dans tous les départemens de ſon Empire, tant pour le civil, pour le militaire, que pour la religion, & chacun doit porter, au poſte qu'il va remplir, la diſpoſition conſtante à n'y faire que le bien, relativement à l'office dont il eſt revêtu.

Quelques eſſentielles que ſoient les vertus propoſées pour le fond du caractere de l'Homme d'Etat, elles ne ſuffiroient pas néanmoins ſur le throne ſans une prudence acquiſe, & ſans laquelle on ne ſauroit, même avec les plus

grandes qualités du cœur & de l'eſprit, s'acquitter parfaitement de tous les devoirs de la Royauté. Auſſi quand je ſoutiens que la candeur & la bonne foi doivent caractériſer l'homme d'Etat, c'eſt ſans excluſion des autres vertus; comme ſeroit la valeur, par exemple, dans un Général d'armée, la conduite auſtére d'un Evêque, &c. Mais je veux dire ſeulement, que celles qui ſont propoſées dans cet Ouvrage, doivent être dans le cœur & dans l'habitude de tout homme public, & qu'avec elles, il n'auroit pas encore une entiere aptitude au maniment des affaires; ce qui fait conſéquemment éxiger toutes les autres qualités requiſes, & ſans leſquelles il ne ſeroit pas poſſible à quelque Chef de Gouvernement que ce pût être, de s'élever au-deſſus d'une ſphere commu-

ne ; parce qu'il ne faut pas ſavoir ſeulement être bon, juſte & véridique ; mais il faut encore ſavoir approfondir toutes les intrigues, toutes les ruſes, tous les artifices, & toutes les marches équivoques ou ſouterraines qui tendent à ſurprendre.

Comment éluder ces piéges, & s'en garantir, ſi ce n'eſt par ce mérite ſupérieur qui doit être l'effet des vertus royales ? dès que ſans elles il n'y a que riſque & dangers pour l'homme d'Etat, au lieu du bonheur & de la gloire qu'elles produiſent.

Si la confiance publique eſt la ſeconde ſource de tous les ſuccès dans un Gouvernement quelconque, il faut que l'Homme d'Etat faſſe ſon point capital de la mériter, non ſeulement par ſon exactitude à remplir ſes promeſſes & ſes

engagemens ſolemnels ; mais encore à tenir ce qu'il ne promet même que verbalement, à l'exemple de Henri IV, qui ſe fit tant d'honneur de ſa candeur & de ſa bonne foi.

„ Souvenez-vous (dit-il un jour à „ Sully) que la principale partie d'un „ grand courage & d'un homme de „ bien, c'eſt de ſe rendre inviolable „ dans ſa parole. Je ne manquerai ja- „ mais à celle que je vous ai donnée.

Que ce diſcours décéloit une belle ame, & qu'il eſt intéreſſant pour tous les hommes, de leur expoſer ſouvent les beaux traits de la vie de ce Monarque, pour les exciter à la fidélité qu'ils ſe doivent réciproquement, & pour apprendre à chaque ſiécle que ce grand Prince fut un des plus parfaits modeles des Souverains !

En effet, on voit par toutes les actions de ſon regne, que les vertus royales ſe montroient juſque dans ſon air, dans ſes diſcours les plus familiers, dans ſes manieres & dans ſes plaiſirs. Un caractere ſi rare & ſi propre à gagner tous les cœurs, ſe retraça dans toute la conduite de l'illuſtre Sully. Tour-à-tour Miniſtre & Guerrier, il fut toujours heureux, parce qu'il fut toujours homme de bien. „ La vérité, dit-il, eſt ce qui doit le plus „ infailliblement amener le ſuccès des „ entrepriſes, la ſageſſe, la bonne diſci- „ pline, l'ordre, le courage & le bon- „ heur, c'eſt la vertu qui les fait naître.

Avec de tels ſentimens, ce grand homme étoit bien digne de l'eſtime & de la confiance de ſon Roi ! l'un & l'autre incapables de donner dans aucun travers, ni dans le moindre écart, ont

voulu,

voulu, dans tous les instans de leur vie, laisser à la posterité les preuves les plus éclatantes, que les succès de l'administration publique ne peuvent venir que de la vertu.

C'est aussi l'opinion qu'en avoient ces antiques nations, qui, convaincues des avantages du Gouvernement Monarchique, ne voulurent se donner des Rois, qu'en se réservant le pouvoir d'en régler la politique & les mœurs. A 14 ans, dit Platon, en parlant des Perses, on choisit dans tout l'Empire quatre sujets des plus vertueux & des plus sages, pour élever l'héritier présomptif de la Couronne, & lui donner une éducation toute Royale. L'un de ces Maîtres devoit faire prendre ces deux habitudes au Prince : rendre la Justice, & ne jamais dire que la vérité.

Il falloit donc que la candeur & la bonne foi fussent non seulement des vertus naturelles aux Persans, mais encore qu'elles en caractérisassent les Rois, ensorte qu'à l'âge même où commence la fougue des passions humaines, il étoit absolument nécessaire, suivant une constitution de l'Etat, que les Princes destinés au thone, eussent déja le cœur tout formé dans l'exercice des vertus les plus austeres. Qu'on juge donc à quel point ces Orientaux estimoient celles qui sont exprimées par les noms de candeur & de bonne foi ; puisque ces peuples avoient pour principe que sans elles on ne pouvoit être propre à régner.

En quelle vénération ne seroit pas encore aujourd'hui le Fondateur d'un Gouvernement si sage, à ne considérer

Cyrus que par ſon caractere ? Mais il prépara lui-même la deſtruction de l'ouvrage de ſes vertus, en prenant à Babylone trop de goût pour le luxe & pour la molleſſe, où ſe perdent toujours les ſentimens purs & nobles que nourriſſent la candeur & la bonne foi.

Cyrus eut été ſans doute le modele de ſes ſucceſſeurs, s'il avoit connu la cauſe de ſon bonheur & le prix de ſa ſageſſe ; mais quand la main inviſible qui le guidoit l'eut abandonné, Cyrus ne fut plus qu'un Prince enivré de ces délices funeſtes qui traînent à leur ſuite l'opprobre & la mort, pour en frapper les cœurs que des ſentimens éteints ont laiſſés ſans force & ſans vigueur. En un mot, Cyrus ne ceſſa de proſpérer qu'en ceſſant d'être vertueux. Peut-on donc ne pas l'être toujours,

s'il en coute tant pour ne l'être plus !

Un autre Roi (a) fit mieux connoître, par la sagesse de son régne, que la candeur & la bonne foi devoient être, dès la naissance du souverain pouvoir parmi les hommes, le fond du caractere de l'homme d'Etat ; car le Prince dont je veux parler n'entreprit jamais rien sans l'approbation même de son Conseil qui le suivoit par-tout, & qui devoit être composé des sept premieres têtes qu'on en avoit reconnues dignes dans toute la Nation. *Sapientes*, dit l'Ecriture, *ex more regio semper ei aderant, & cuncta faciebat consilio.*

Qu'on aime à voir un grand Prince, attentif à ses devoirs, soumettre ainsi ses projets & ses desseins au jugement

(a) *Darius.*

de ſes propres ſujets ! c'eſt montrer tout à la fois, par cette défiance de ſoi-même, & la bonté de ſon cœur, & la docilité de ſon eſprit. L'amour propre d'un ſimple particulier ſouffriroit impatiemment tant de déférence à l'opinion des autres, fuſſent-ils même ſes ſupérieurs qui, comme lui, peuvent ſe tromper ; mais les Rois, que n'aſſerviſſent, ni les paſſions, ni la dépendance, ont des ſentimens bien plus élevés que ceux des hommes ordinaires, & n'agiſſent en tout que dans l'ordre de ma Politique.

Qu'un ſujet, par exemple, ſe croye humilié de prendre conſeil dans ſes affaires ou de ſubordonner aux régles de la ſageſſe la conduite qu'il doit tenir dans ſa famille ou dans ſa profeſſion, c'eſt un inſenſé que nourrit l'orgueil, & qui ne ſent point l'erreur

où le jette un ſentiment ſi pernicieux. L'Etat n'y prend aucune part, attendu que les Chefs ne peuvent veilier ſur chacun de ſes membres.

Mais il n'en ſauroit être ainſi d'un Souverain, qui, plus il délibere, plus il eſt digne de gouverner, parce que ſouvent des plus petites choſes peut dépendre le ſort de ſon Empire entier. Auſſi les Princes ne doivent-ils jamais rien entreprendre ſans conſeil & ſans précaution : C'eſt ce que voulut exprimer Henri le Grand, par la deviſe qu'il fit mettre ſur les derni rs jettons qui furent frappés ſous ſon Régne. *Nil ſine conſilio* Ne falloit-il pas avoir bien de la candeur pour faire un pareil aveu ſur le throne ou dans le miniſtere? „ Je ne „ vous ai point aſſemblés ici, dit ce „ Monarque, à l'aſſemblée des Etats à

„ Paris , comme faiſoient mes Prédé-
„ ceſſeurs, pour vous obliger d'approu-
„ ver aveuglément mes volontés ; mais
„ pour recevoir vos conſeils, pour les
„ croire, pour les ſuivre ; en un mot,
„ pour me mettre en tutelle entre vos
„ mains.

Expreſſions à jamais mémorables, par la force qu'elles donnent aux généreux ſentimens d'un grand Roi, qui ſe regardoit moins comme le maître que comme le pere de ſes ſujets. Il falloit, pour parler ainſi, que la candeur & la bonne foi fuſſent bien incruſtées dans le cœur de ce Prince, qu'imita ſi parfaitement Sully, qu'on peut le donner pour un modele parfait & accompli de l'homme d'Etat.

Quand il fut retiré de la Cour, il demanda conſeil ſur quatre queſtions à

l'assemblée des Protestans (*a*) lui que ses lumieres, son génie, son expérience & ses vertus avoient mis au-dessus des meilleurs Politiques de son tems.

Manquer de sincérité vis-à-vis de ce grand homme, c'étoit s'exclure pour toujours de sa présence en perdant son estime. La seule application que Sully donnoit aux affaires, pour se mettre en état de les bien conduire, ou d'en délibérer à fond avec son Maître, vaut tout les éloges de la postérité. Aussi le respect & l'amour se partageront-ils toujours entre ce Prince & son plus digne confident.

Jamais Roi n'aima tant à consulter & prendre conseil que Charles V (*b*),

(*a*) *Tenue à Châtelleraut en 1611.*

(*b*) *Roi de France, surnommé* le Sage.

& ne se laissa moins gouverner ; aussi gagna-t-il plus en donnant ses ordres du fond de son palais, que tous les autres potentats avec des armées formidables. Il ne lui fallut que sa prudence & la bonté de son cœur, avec le bras du fameux du Guesclin (*a*), pour réparer les malheurs & les pertes du royaume. La belle passion de ce Monarque, & son plus grand plaisir, étoient de converser avec les gens de bien, parce qu'il les regardoit comme les amis de la vérité. Ce fut aussi sous le régne de ce Prince que la fortune abandonna les flateurs ; Charles n'eut jamais que du mépris pour eux & pour leurs louanges.

Si de ces exemples, en faveur de mon sujet, on remonte jusqu'au plus

(*a*) *Le Connétable.*

plus grand Roi d'Iſraël (*a*), on reconnoîtra que la candeur & la bonne foi ont toujours été des vertus inſéparables de la royauté. C'eſt ce que prouve le diſcours que la Reine de Saba tint à Salomon : „ Dieu, lui dit-elle, vous a con„ ſtitué Roi ſur ſon peuple, pour le ju„ ger & lui rendre la juſtice „. Paroles ſacrées, deſcendues des cieux pour être éternellement redites à tous les Princes du monde ! parce qu'elles renferment un précepte qui n'eſt fait que pour eux, & dans lequel ſont marquées les fonctions auguſtes des Rois. C'eſt dans ce précepte, inſtituteur de la ſouveraine magiſtrature, qu'ils apprennent qu'étant les protecteurs de leurs ſujets, ils doivent employer toute leur bonté, toute

(*a*) *Salomon.*

leur juſtice, & toute leur puiſſance, pour les tirer ou les garantir de l'oppreſſion.

De quel reſpect ne doit-on pas être ſaiſi pour ces hommes ſacrés & choiſis par la divinité même pour gouverner en ſon nom le genre humain! dès qu'on s'eſt fait une idée juſte de leur dignité, de leur grandeur, de leurs fonctions & de leurs devoirs, principalement quand on conſidére que tous ces attributs n'ont été donnés à ces Souverains que pour le bonheur de l'humanité; raiſon pour laquelle ils doivent être bien affermis dans l'amour & dans l'exercice des vertus propoſées, puiſque ſans elles, ces maîtres du monde ne pourroient rendre la juſtice, ni ſe flater de réuſſir dans aucune partie de leur adminiſtration, dès qu'elle ne peut procéder que d'une bon-

ne conduite, qui ne ſauroit être que l'effet ou l'expreſſion de ces vertus; c'eſt ce qu'a ſi bien rendu Xénophon dans ſon tableau du Prince le plus accompli de toute l'antiquité.

« Roi par ſon propre mérite, dit-il, „ en parlant d'Hieron, Roi de Syra- „ cuſe, il en connut tous les devoirs, „ il en ſentit tout le poids, & ne vou- „ lut s'en charger que pour le bonheur „ des peuples. Il ne ſe crut Roi que „ pour défendre l'Etat, maintenir le „ bon ordre, protéger l'innocence & „ la juſtice, & donner à ſes ſujets un „ modele de toutes les vertus civiles. Il „ ne regarda la Royauté que comme „ un moyen sûr de faire beaucoup „ d'heureux, & ce fut tout ſon ob- „ jet en rétabliſſant la puiſſance de Sy- „ racuſe. Il diſoit à tout le monde que

„ ſa maiſon & ſes oreilles ſeroient tou-
„ jours ouvertes à quiconque lui diroit
„ franchement la vérité ; parce qu'il
„ craignoit que ſans ce flambeau de ſa
„ politique, il ne tombât dans des er-
„ reurs, ou funeſtes à ſes ſujets, ou fa-
„ vorables à des voiſins jaloux de ſa
„ gloire & de la fortune de ſon petit
„ Royaume.

Mais par quel art ce grand homme de bien ſur le throne ſavoit-il remplir ſi ponctuellement tous les devoirs ? Xenophon nous l'apprend : c'eſt, dit-il, qu'Hiéron avoit dans le cœur la diſpoſition conſtante à ne faire que le bien. C'eſt parce qu'il étoit naturellement bon, juſte, franc, généreux, actif, populaire, & d'une candeur que ni les paſſions, ni les événemens, ne pouvoient altérer ni corrompre. En un mot, ce

ſut par cette politique toute de ſentimens, qu'il fit ſon propre bonheur, en faiſant celui de ſes ſujets.

On peut donc conclure de-là, que depuis le régne de ce Prince juſqu'à nous, l'objet des Souverains n'ayant point changé, il eſt certain que les moyens de le remplir auroient dû toujours être les mêmes, puiſque les principes du bon Gouvernement n'ont jamais varié dans l'ordre de la Providence : ce n'eſt que pour leur avoir préféré les ſyſtèmes d'une Politique artificieuſe, qu'un nombre preſque infini de Princes & de nations en ont éprouvé les plus grands malheurs.

On ſe laiſſe éblouir d'un certain merveilleux ; on aime les impreſſions nouvelles ; on trouve de l'abaiſſement à s'aſtraindre aux exemples qu'il faudroit

ſuivre ; on veut être créateur ; on n'approfondit rien. La vertu n'eſt qu'un nom. Tout conſiſte à réuſſir ; en choiſir les moyens, n'eſt-ce pas être puſillanime ? On eſt aſſez ſage quand on eſt heureux, & pour l'être il ne faut que le vouloir.

Tels furent les principes & le ſyſtème de ces Princes infortunés dont l'hiſtoire n'a recueilli les égaremens funeſtes que pour empêcher qu'on n'y tombât, & montrer à tous les ſiécles que la vraie Politique eſt une ſcience ſi bienfaiſante & ſi ſupérieure à toutes les autres, qu'on ne peut l'apprendre qu'à l'école de la vertu. C'eſt-là que doivent ſe former les Rois, & recevoir cette leçon ſublime, que la gloire qui doit le plus les flater & les honorer, n'a ſon temple & ſon ſanctuaire que dans l'amour des peuples pour eux.

Pourquoi les Troupes aimoient-elles mieux ſervir Ptolémée qu'Antigone? C'eſt parce que le premier s'étoit rendu plus aimable, par la bonté de ſon caractere, je veux dire par ſa candeur & ſa bonne foi, par ſa politeſſe & par ſon affabilité pour tout le monde; qualités favorites de ces ames privilégiées en qui régne toujours le même empire; l'amour pour le bien & l'averſion pour le mal.

Philadelphe, ce Roi d'Egypte à qui les nations doivent le premier établiſſement du commerce, ne s'attacha qu'à rendre ſon régne aimable, & ne faiſoit conſiſter l'art, le bonheur & la gloire des Souverains, que dans leur amour pour leurs ſujets; principes dont Philadelphe ne voulut jamais s'écarter, même pour augmenter ſes Etats; mais qu'il

qu'il ſut rendre plus vaſte & plus puiſſant, en attirant les étrangers par ſes largeſſes & par la douceur de ſes loix; en faiſant fleurir les manufactures, l'induſtrie, l'ordre & la juſtice; en un mot, il mettoit toute ſa gloire & tous ſes ſoins à faire le bonheur de ſon peuple.

Un Prince, qui ne veut régner que ſur les cœurs, agit en tout comme l'ami de ſes ſujets, & cette maniere de gouverner tient trop à la candeur pour avoir une autre origine.

Remarquez la modération de ce vainqueur des Carthaginois (*a*), quand il en reçut les députés, qui venoient lui demander la paix ſans condition. Ces barbares, qui depuis trois ans avoient juré

(*a*) *Gélon les défit près d'Hymer.*

la perte de Gélon, furent étonnés de ſa modeſtie, de ſa douceur, de ſon déſintéreſſement, & de ſon affabilité. Il leur accorda leur demande, à charge qu'ils payeroient deux mille talens pour les frais de la guerre, & qu'ils bâtiroient deux temples, où le traité qu'il venoit de conclure avec ces Africains, ſeroit exposé perpétuellement à la vue du public.

Quel traitement pour d'injuſtes ennemis vaincus! Tant il eſt vrai que le grand homme inſpire ſon caractere à toutes ſes actions. Gélon ſe trouva plus glorieux de s'être vaincu lui-même alors, que de tous les avantages qu'il auroit pu tirer de ſa victoire. Auſſi ne dut-il qu'à ſes vertus la couronne que les Syracuſains lui mirent ſur la tête au retour de cette expédition.

Voilà les ſuccès de l'homme d'Etat

& du héros, quand la candeur en regle la conduite, qui doit être à-peu-près la même & pour les Princes & pour les ſujets. Véritablement, les premiers ont plus de vues, plus de ſoins & plus d'objets à remplir, ſans parler de la gêne & des embarras de la grandeur.

Les ſujets, chargés de devoirs pénibles, forment des citoyens à l'Etat, dont ils doivent tarir les beſoins, en lui ſacrifiant leurs travaux, leurs biens & leur vie. Cet exemple de la ſoumiſſion qu'on doit à ſon Souverain, répété ſans ceſſe dans toutes les familles, dans les ſociétés, dans les corps politiques, dans les campagnes, dans les villes & dans les provinces, porte & ranime, dans les cœurs les plus pervers, ce germe précieux d'où naiſſent l'honneur, la probité, l'amour du devoir, & tou-

tes les autres qualités qui conſtituent l'homme d'Etat & l'homme de bien. Celui-ci ſe retrouve dans le premier, & l'un & l'autre ne font ce qu'ils doivent, qu'en travaillant pour le honheur de l'humanité.

Tous les hommes le ſavent. On s'égare ſans la ſageſſe, & l'on ne mérite rien ſans la vertu. La premiere eſt dans la raiſon, l'autre dans le ſentiment. Avoir le cœur droit & l'eſprit juſte, faire aux humains tout le bien qu'on peut, & les aimer ſincérement, c'eſt avoir les vertus que je propoſe au politique; c'eſt être au plus près de la perfection à laquelle nous puiſſions nous élever, comme ce Prince, que les Grecs appellerent *Triſmégiſte*, pour en exprimer la triple grandeur, parce qu'il avoit été diſciple de Mercure en politique.

Séſoſtris fut en effet le vrai modele de toutes les vertus qu'il faut ſur le throne.

Qu'en neuf campagnes ce Roi d'Egypte ait fait la conquête de l'Aſie, ce n'étoit pas ce qui devoit le rendre plus cher à l'humanité, parce que cet événement pouvoit être l'effet de quelques cauſes qui n'avoient peut-être rien de grand que le mal qu'on en ſouffrit. Le ſuccès ne fait pas le grand homme, & Séſoſtris auroit pu, comme tant d'autres l'ont été, ſans gloire, être le vainqueur de forces beaucoup ſupérieures aux ſiennes; mais ſoumettre, comme il le fit, cent peuples divers, ſans avoir voulu les aſſujettir à ſes loix, c'étoit montrer une ame extrêmement bienfaiſante & dépouillée d'ambition, ou la ſacrifier au bonheur de ces peuples.

Voilà des qualités personnelles, & qui toutes étoient dignes des louanges qui furent chantées à la gloire de Sésostris, que ses vertus, & la félicité dont il combla ses sujets, avoient élevé bien au-dessus de ses prédécesseurs, jusqu'au moment fatal où ce Prince, ébloui de l'éclat de sa fragile grandeur, oublia qu'il étoit mortel.

Quel exemple pour la postérité! Le profond Montesquieu l'a dit: « Les vertus même doivent avoir leurs limites. C'est aussi ce qu'a voulu dire Horace par ce vers *est modus in rebus, certi denique fines*. Pensée que Cicéron a le mieux rendue par ces paroles sententieuses. *In omnibus videndum est quatenùs.*

Il faut en tout savoir jusqu'où l'on peut aller.

Sésostris ne ternit sa gloire que pour

n'avoir pas ſu s'arrêter à tems. Une grande fortune eſt ſouvent un peſant fardeau, ſous lequel on eſt bientôt contraint de plier, quand on a l'ame affoiblie par des paſſions ou par une longue ſuite de proſpérités, où s'engourdit ordinairement la vertu.

Il faut donc, pour éviter un écueil ſi dangereux, & s'aſſurer de ſoi-même, s'être éprouvé dans les traverſes & dans les diſgraces, ou vainement tiendra-t-on contre ces douceurs funeſtes qui corrompent l'ame la plus vertueuſe, en l'accoutumant à leurs flateuſes & ſéduiſantes impreſſions. Rien ne guérit mieux le cœur humain de ſes foibleſſes, que les afflictions & les revers. Il faut en avoir de tems en tems ſenti l'amertume, pour ſavoir s'en garantir ou la ſupporter, & ſe rappeller ſans ceſſe à l'eſ-

prit, que plus on eſt élevé, plus on doit craindre ſa chute.

C'eſt ce que Caton voulut faire comprendre aux Romains, en leur diſant qu'il ne falloit pas détruire Carthage ; afin que la crainte de cette rivale les rendît ſages, & les empêchât de ſe relâcher. Peut-être Caton n'auroit-il pas eu cette penſée, ſans l'exemple d'Alé-xandre & de tant d'autres Princes qui s'étoient perdus dans l'enivrement de leurs ſuccès. Mais ce qui ſurprend davantage, par rapport à Séſoſtris, c'eſt que c'étoit dans ſon propre pays qu'étoit l'école des grands hommes, où de toutes parts on alloit ſe former dans l'étude & dans l'exercice de la ſageſſe, en apprenant la politique, les ſciences & les arts. Témoins Homere, Pythagore, Platon, Solon, Lycurgue, & tout

ce que la Grece a produit de plus illuſtre. On doit même cette juſtice aux Egyptiens, qu'ils furent de tous les peuples du monde les plus ſociables, tant qu'ils en furent les plus judicieux, les plus francs, les plus ſobres & les plus ſages.

L'Empereur Galba diſoit, en adoptant Piſon, que la proſpérité, quand elle eſt conſtante, a un aiguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adverſité, & qu'elle met l'ame à une toute autre épreuve.

Philippe de Macédoine, craignoit tellement cette proſpérité, qu'ayant reçu trois heureuſes nouvelles dans le même jour, il pria les Dieux de lui envoyer au plutôt quelques légeres diſgraces. Mais ce Prince enivré de ſes proſperités continuelles, crut avoir enchaîné la fortune à ſon char, & que tous ſes

ambitieux projets devoient néceſſairement réuſſir ; car il ne voulut plus prendre avis de perſonne, ni ſouffrir de réſiſtance. Il ne ſavoit plus que commander, même avec aigreur, & ſe croyoit le maître de le faire aux ſaiſons.

Si ce Prince, qui d'ailleurs avoit beaucoup d'eſprit, s'oublia juſqu'à ce point dans la bonne fortune, combien ne doit-on pas en craindre l'inconſtance? ſur-tout quand on a l'ame moins forte que n'étoit celle de Philippe, & quand on s'endort avec trop de ſécurité dans les vices qu'amene preſque toujours une longue ſuite de bonheur.

Que Philippe eut été grand, s'il n'avoit voulu tenir ſa félicité que des mains de la candeur & de la bonne foi! mais il n'en méconnut que trop tôt les

régles pour les enfreindre, & la duplicité de ſon cœur en effaça cette maxime ſalutaire ; qu'il ne faut, pour ſe précipiter & ſe perdre, que l'inſtant où l'on ceſſe de regarder devant ſoi.

C'étoit pour prévenir ce malheur, que, ſuivant Diodore, les Rois d'Egypte devoient obſerver des régles inviolables, où l'on ne pouvoit rien imaginer de plus ſage que la maniere de vivre de ces Princes. Ils commençoient tous les jours de leur vie, par des ſacrifices, qu'avec toute leur Cour ils alloient offrir au Temple où le grand Prêtre, à la fin de certaines prieres, expoſoit à l'aſſemblée les vertus du Prince, & chargeoit d'imprécations les Miniſtres qui lui donnoient de mauvais conſeils, ou qui lui déguiſoient la vérité. On liſoit enſuite quelques traits

choisis de l'histoire des grands hommes, pour engager le Monarque à les imiter, en lui répétant, à chaque jour, que le fondement du bonheur des Souverains & des peuples, ne consistoit qu'à faire observer les loix avec exactitude.

„ Tout, dit Plutarque, étoit d'une „ si grande simplicité dans cette Cour, „ où regnoient sans gêne & sans hy- „ pocrisie, la candeur, la bonne foi, „ la modestie, la sobriété, la droiture „ & la justice, que sur une des colon- „ du Temple de Thebes, on avoit écrit „ des imprécations contre le Roi qui „ le premier auroit introduit le goût du „ luxe & de la dépense en Egypte.

Cette Nation, si célébre en sagesse, & qu'on diroit avoir été destinée par le Ciel même, à donner l'exemple & la régle à tout le genre humain, s'appliqua

la premiere à la connoiſſance des merveilles de la nature & de tout ce qui pouvoit faire le bonheur des humains. Cette Nation ne fut pas longtems à ſe convaincre que les mœurs & les vertus pouvoient la rendre heureuſe, & ce fut pour parvenir à ce grand objet, que les Egyptiens établireent entre eux les régles les plus propres à maintenir la paix & le bon ordre dans l'Etat, le goût du travail & de la tempérance parmi les ſujets, & cette candeur aimable qui devoit les rendre tous honnêtes, bons, juſtes & ſinceres. On peut juger des heureuſes diſpoſitions de ces peuples par l'établiſſement de ce Sénat fameux, dont le Préſident portoit toujours un collier d'or & de pierreries où pendoit une figure ſans yeux, qu'on appelloit la Verité. On appliquoit cette

image à la Partie dont la cauſe étoit trouvée la plus juſte, ſans autre forme de jugement. Les trente Juges, qui compoſoient ce Tribunal, étoient choiſis dans tout le Royaume, parmi les ſujets de la plus grande réputation en mérite & en ſageſſe, & l'on n'étoit admis dans cette Magiſtrature, que par les ſuffrages de toute la Nation. La vérité ſeule devoit déterminer les jugemens de ces Sénateurs; parce que, ſuivant leur principe, elle étoit également la reſſource de tous les hommes & le fondement de toute juſtice. Ces Juges, ſtipendiés par le Souverain, pour terminer les différens & les querelles des ſujets, devoient être ſi juſtes & ſi deſintéreſſés, que leurs ſtatues les repreſentoient toujours ſans mains & les yeux baiſſés en terre.

Tout concouroit donc à rendre inaltérable la félicité des Egyptiens, quand ils commencerent à ſe laſſer de la ſageſſe & de la candeur, pour ſe livrer entiérement au luxe, où bientôt ils perdirent le goût de la vie ſimple, modeſte & vertueuſe qui juſque-là, leur avoit fait tant d'honneur, & ne furent plus qu'un peuple ſtupide qui n'eut pas honte de renoncer à l'exemple de ſes Peres, pour embraſſer la vie la plus licencieuſe & la plus deshonorante ; malheur qu'eut évité l'Egypte, ſi tous ſes Rois avoient eu la politique de Mycrinus, qui ſavoit n'être Souverain que pour rendre la juſtice à ſes ſujets, & leur procurer les douceurs d'un régne équitable & paiſible. Ce Prince écoutoit, avec une candeur ſans exemple, les plaintes des miſérables ; il en eſſuyoit les larmes,

il en ſoulageoit les peines, & mieux que Titus, il ne faiſoit conſiſter ſon bonheur qu'à connoître tous les malheureux de ſon Etat, pour ſe donner la ſatisfaction de leur partager ſes bienfaits, même juſqu'à l'entier épuiſement de ſes tréſors.

Quelle félicité pour un grand peuple, d'être gouverné par un Prince ſi bienfaiſant & ſi ſenſible aux maux des hommes! Quelle gloire auſſi pour un grand Roi, d'être le pere & l'ami de l'humanité! Le bien qu'on lui fait s'écrit dans les Cieux, & jamais le prix n'en eſt perdu. L'action même la plus méritoire des bons cœurs, toujours prêts à ſecourir l'indigent, ſuivant la morale évangélique, eſt de bénir cette main libérale qui d'abord les a comblés de ſes dons, & de fermer également les

yeux

yeux ſur celle qui rend & qui reçoit.

Prévenir les beſoins des infortunés, & leur porter d'utiles ſecours, ſans trop les faire attendre, ne fut jamais un acte arbitraire; mais un devoir ſi ſacré pour tous les hommes, qu'ils ne peuvent y manquer ſans crime. C'eſt de tout tems que la premiere des vertus fut cette charité pure qui nous intéreſſe ſenſiblement aux biens comme aux maux de nos ſemblables; leur bonheur ne doit pas nous toucher moins que le nôtre, & nous n'avons ni vertu ni mérite qu'autant que nous ſommes empreſſés à procurer à l'humanité les conſolations & les ſoulagemens qui peuvent en calmer les peines & tarir les beſoins (*a*).

(*a*) *Le Maréchal de Luxembourg dit à l'article de la mort, qu'il y avoit plus de mérite à donner*

Louis XIV auroit merité le ſurnom de Grand par le ſeul établiſſement de l'Hôtel des Invalides, & les Princes à qui l'Etat eſt redevable des autres aſyles où les malheureux peuvent réfugier leurs infirmités & leurs miſeres, ſe ſont fait plus d'honneur par ces monumens auguſtes de leur munificence royale, que par tout ce qu'ils auroient pu faire de plus brillant & de plus magnifique.

Veut-on découvrir la cauſe de ces pieuſes dépenſes? on la trouvera dans le cœur de ces Monarques généreux, qui ſe regardant comme les peres de leurs ſujets, ont voulu pourvoir à tous leurs beſoins, & même à ceux de la poſtérité.

---

un verre d'eau pour Dieu, qu'à gagner des batailles.

La gloire de ces Princes eſt donc bien d'un autre éclat que celle de la fameuſe antiquité, qui ne leur a point laiſſé d'exemples pareils à ſuivre, quoiqu'elle paroiſſe d'ailleurs plus féconde en grands hommes que ne le furent les Empires formés de ſes débris, & ſurtout dans la Gréce, dont les tems héroïques ſont ſi dignes d'être éternellement célébrés, pour inſpirer à tous les hommes le goût des vertus qu'on y cultivoit, & qu'on ſavoit ſi bien récompenſer. Par exemple, ſi nous nous arrêtons à l'avanture de Thémiſtocle, quand il entra dans les jeux olympiques, où, dès qu'on l'apperçut, tout le monde ſe leva pour lui faire honneur.

Ne ſentons-nous pas un certain raviſſement qui ſemble attacher le plus intimément notre ame à cet illuſtre

Grec ? Que cet inſtant fut doux pour lui ! Quel hommage pour ſes vertus, & quel tableau pour tous les hommes ! Auſſi-tôt que ce vaillant défenſeur de la république paroît à l'aſſemblée, tous les ſpectateurs des jeux cédent à l'agréable contrainte qui détourne leurs yeux du plus pompeux ſpectacle de l'univers, pour ne les fixer que ſur un ſeul homme, dont la préſence auguſte attire tous les regards, en impoſant un reſpectueux ſilence. Chacun veut contempler ce héros ; lui ſeul devient le ſpectacle de toute la Gréce, & l'on oublie qu'on eſt à des jeux. On eut dit, en un mot, que cette aſſemblée n'étoit là que pour s'acquitter plus ſolemnellement du tribut que les députés des nations apportoient à Thémiſtocle.

Qui ne diroit qu'après avoir reçu

tant d'honneur & de gloire, cet illuſtre Athénien devoit être conſidéré, juſqu'à ſon dernier jour, comme la premiere perſonne de l'Etat, la plus chere qui fût jamais aux ſujets de la république? Ce ſeroit penſer juſte aſſurément, dans l'ordre que la fortune paroiſſoit avoir mis à la deſtinée de ce vertueux Grec; mais il en arriva tout autrement, & ſon ſort funeſte devoit un jour ſervir d'exemple à tous les grands du monde, pour leur apprendre à ſe tenir en garde ſans ceſſe contre l'injuſtice des hommes, parmi leſquels il eſt moins avantageux d'avoir des amis tout puiſſans & tout fidéles qu'ils puiſſent être, que de n'y point avoir d'ennemis. C'eſt ce qu'a prouvé l'infortuné Thémiſtocle, qui n'étoit certainement point capable de commettre, ni crime, ni baſſeſſe,

ni la plus légere infidélité; mais tout au contraire, puiſqu'il mena toujours la vie la plus vertueuſe & le plus conſtamment réglée ſur les maximes de la ſageſſe la plus auſtere, & n'en fut pas moins banni d'Athénes. Il ſe refugia chez le Roi de Perſe (*a*), qui fit à ce grand homme tout l'accueil qu'il méritoit. Ce fut même pour le mettre en état de ſe venger de ſon ingrate patrie, que ce Roi offrit à Thémiſtocle une armée formidable, pour être employée ſous ſes ordres comme il jugeroit à propos; mais il fut ſi peu touché de cet offre, qu'il aima mieux mourir que de l'accepter, & véritablement il ſe donna la mort.

Quel exemple de candeur & de ma-

(*a*) *Artaxerxès.*

gnanimité envers d'injuſtes compatriotes! Sans ces vertus de ſon Général, Athénes étoit perdue. Cette ville criminelle, & deshonorée par ſes injuſtices criantes, alloit tomber dans un mépris univerſel, lorſque peu de tems après la diſgrace de Thémiſtocle les Athéniens jetterent heureuſement un voile ſur leur ignominie, dans une occaſion bien glorieuſe pour Ariſtide, autre modele de candeur & de fermeté dans l'une & l'autre fortune. Ce ſage Athénien, qui ne dut ſa réputation qu'à ſes nobles ſentimens, conſerva toujours la paix de ſon ame & ſa candeur ordinaire dans les revers les plus fâcheux, comme dans les plus heureux ſuccès, & ne s'étonna jamais de rien. Son amour pour ſa patrie l'y dévoua tout entier, & ſouvent il diſoit qu'un citoyen devoit tout quit-

ter pour la ſervir avec le plus parfait déſintéreſſement.

Les Athéniens, qui connoiſſoient Ariſtide, ne furent point en reſte d'égards envers lui; car un jour au théatre, où l'on jouoit une piece d'Eſchyle à la louange d'Amphyaraüs, quand l'acteur eut prononcé ces vers de ſon rôle: „ Il ne voulut point paroître homme de „ bien, mais l'être en effet „ ils en firent ſur le champ l'application au vertueux Ariſtide, vers qui tous les ſpectateurs ſe tournerent pour lui rendre cette eſpece d'hommage public, cent fois plus honorable & plus flateur que l'éloge le plus élégant & le plus pompeux. Auſſi, ces témoignages non ſuſpects, & donnés publiquement aux gens de bien, furent-ils le plus piquant aiguillon des vertus & des belles actions des payens.

„ Ariſtide n'étant plus dans les char-
„ ges, dit Plutarque, ne voulut point
„ ceſſer d'être utile à l'Etat, & tout
„ vieux que fût ce citoyen illuſtre, il tint
„ école ouverte de ſageſſe, de politi-
„ que & de vertus „.

On manque, en vérité, d'expreſſions aſſez énergiques, pour donner à des hommes d'un mérite ſi rare toutes les louanges qui leur ſont dûes. Quel exemple pour notre ſiécle!

Il ne falloit à des hommes comme Ariſtide & comme Thémiſtocle, ni feinte ni ruſe, ni détour, ni menſonge; parce qu'ils ne reſpiroient que la candeur la plus pure, la juſtice la plus exacte & la verité la plus ſcrupuleuſe, dont ils aimoient mieux ſoutenir les droits au péril de leur vie, que de ſouiller leurs grandes ames par la plus petite

ſupercherie. Ils regardoient & tenoient comme la loi la plus inviolable & la plus ſacrée, le conſeil d'Euripide, qui diſoit que les grands hommes devoient, en mourant, laiſſer leur vie dans les mains de la vertu.

„ L'Homme d'Etat, dit Plutarque, „ eſt celui qui ſait donner de ſages avis „ à ceux qui le conſultent, animer les „ Citoyens aux belles actions, leur „ inſpirer des ſentimens de droiture, „ de grandeur d'ame & d'amour pour „ la Patrie. " Voilà le véritable Magiſtrat & l'homme public, tels que les vouloit Socrate, le plus ſage de tous les humains, & le plus injuſtement condamné.

Qu'avoit fait Scipion Naſica, ſeulement âgé de vingt-ſept ans, quand il eut la gloire d'être juridiquement re-

connu pour le plus grand homme de bien de la République à Rome ? Tout ce qui marquoit en lui plus de candeur & plus de bonne foi que dans aucun autre de ſes compatriotes ; c'eſt-à-dire, qu'il avoit les ſentimens les plus purs & les plus nobles, le cœur le plus excellent & le meilleur eſprit. En un mot, repréſentez-vous un homme non ſeulement ſans défaut, mais qui tout au contraire a des qualités ſi parfaites & ſi ſupérieures, qu'on ne ſauroit ne pas l'admirer, & tel fut Scipion Naſica, qui ſeul a joui du plus grand honneur qu'il ſoit poſſible de faire à quelque homme que ce puiſſe être.

Pourquoi cet autre Romain retourna-t-il à Carthage, tout aſſuré qu'il étoit d'y perdre la vie, ſi la réponſe qu'il étoit venu chercher, ſur ſa parole,

à Rome, n'étoit pas telle qu'on l'attendoit ? c'eſt que Regulus, ayant promis de revenir, aima mieux s'expoſer à la mort, dans les ſupplices les plus cruels, que de manquer de parole au Sénat de Carthage. Quelle force d'ame ! Quel amour pour la foi jurée ! Quelle indifférence pour la vie, dès que, pour la conſerver, il faut devenir infidele, & par conſéquent manquer de candeur ! Mais elle faiſoit ſi ſouverainement l'admirable caractere de Régulus, qu'il avoit opiné dans le Sénat de Rome contre les vues des Carthaginois, auxquels il voulut porter lui-même la nouvelle funeſte qui devoit le faire périr dans les tourmens les plus horribles.

Admirons donc en cet événement inoui juſqu'où peut aller le courage de l'homme, quand c'eſt la vertu qui l'a-

nime! Des tableaux ſi frappans font plus d'impreſſion que les raiſonnemens le mieux compoſés.

Les Philoſophes inſtruiſent, on le ſait, & même s'ils ſont éloquens, ils plaiſent; ils perſuadent, ſi l'on veut, & leur ſcience eſt aſſurément d'un grand prix, ſur-tout quand leurs bonnes mœurs en appuient les leçons; mais les ſuccès de ces ſavans ſont trop du reſſort de l'eſprit pour profiter au cœur; au lieu que les actions vont droit à lui pour le convaincre naturellement, ſans adreſſe & ſans retour, du parti qu'il doit prendre, en le décidant toujours pour le bien. Que mérite donc un homme qui n'a que de l'eſprit, fut-il même des mieux cultivés, ſi ce n'eſt que dans ſon cœur qu'on doit chercher ce qu'il vaut?

Ptolémée n'avoit-il que de l'esprit, quand après avoir vaincu Démétrius, il lui renvoya ses amis, ses tentes, & ses domestiques, sans rançon ? en lui faisant dire qu'entr'eux ils ne devoient pas faire la guerre pour les richesses, mais pour la gloire. Il est encore des Ptolémées pour celle de notre siécle, parce que la candeur n'en est pas bannie.

Le Médecin de Pirrhus offrit aux Romains de l'empoisonner, & sur-le-champ ceux-ci manderent à ce Prince, tout leur ennemi qu'il étoit, de se tenir sur ses gardes. *Hic ille Fabricius*, s'écria-t-il, plein d'admiration pour ce brave Consul, après en avoir lu la lettre, *qui difficiliùs ab itinere justi & honesti, quàm à cursu suo sol averti possit.* Une conduite si noble n'appartient qu'à

la candeur, & nullement à l'eſprit, qui ne fut jamais le ſiége de la vertu.

Un Roi de France (*a*) fit également avertir Charles le Hardi (*b*) de la perfidie du Général de ſon armée (*c*); mais Louis & Fabricius connoiſſoient trop la véritable gloire pour s'y méprendre, en ſauvant avec tant de généroſité leurs propres ennemis. Loin même que le Monarque & le Conſul négligeaſſent leurs intérêts par des procédés ſi beaux, & dont la vraie candeur eſt ſeule capable, c'étoit ſe mettre dans une poſition beaucoup plus avantageuſe que celle qu'auroit pu leur procurer la plus grande victoire. Un ennemi, contraint à reſpecter dans ſon adverſaire une ſu-

(*a*) *Louis XI.*

(*b*) *Duc de Bourgogne.*

(*c*) *Campobaſſo.*

périorité de ſentimens, & les effets de ſa grandeur d'ame, ſe reproche ſon reſſentiment ou ſa conduite, & donne un autre objet à ſon amour propre, plus humilié par ces traits de candeur, que par la perte d'une bataille déciſive. Les dettes les plus importantes & les plus légitimes ſont celles de la reconnoiſſance, dans les cœurs ſenſibles & généreux, & c'eſt alors que pour s'en acquitter, les grands hommes voudroient faire des actes de cette magnanimité qu'un Roi de Sparte (*a*) ne faiſoit conſiſter que dans la vertu.

Un ſcélérat (*b*) offrit au grand Electeur de Brandebourg (*c*) de le défaire

(*a*) *Agéſilas.*

(*b*) *Nommé Villeneuve.*

(*c*) *Frédéric-Guillaume.*

du

du Général ennemi (*a*); mais Frédéric l'avertit de ſe garder du traître qu'il avoit dans ſon armée.

Quelle part l'eſprit pouvoit-il avoir à ce trait de candeur & de bonne foi? vertus chéries des grands hommes, dont l'antiquité va nous fournir encore quelques exemples, pour en inſpirer l'amour à notre ſiécle.

A commencer par ce Général des Thébains (*b*), que Cicéron (*c*) met bien au-deſſus des Grecs les plus illuſtres, on vit naître & diſparoître la gloire & la fortune de Thébes avec ce grand homme, qui ne vouloit pas qu'on lui ſût gré de ſa pauvreté volontaire, ni de ſon mépris pour les richeſſes. Mais ce

(*a*) *Le grand Turenne.*

(*b*) *Epaminondas.*

(*c*) *Acad. lib. n. 4.*

qui le faisoit le plus estimer, c'est qu'il avoit le cœur droit & l'ame sensible. « Ma joie, dit-il, après sa victoire de „ Leuctres, est celle que je sais qu'au-„ ront mon pere & ma mere à la nou-„ velle de cette journée „. Ce vertueux Grec avoit tant d'horreur du mensonge, qu'il ne s'en seroit jamais permis le plus léger, n'eut-ce été même que par pure plaisanterie. *Adeò veritatis diligens, ut nequidem joco mentiretur. Corn. Nep. in Epamin. cap.* 3. Tant de candeur est presque inconnue présentement dans nos mœurs, & nous osons néanmoins nous piquer d'être honnêtes gens.

Periclès, si digne de marcher à côté d'Epaminondas, par la bonté de son cœur, & par la sagesse éminente de sa politique, fixa l'inconstance naturelle & la confiance des Athéniens en sa fa-

veur, pendant les quarante années que dura ſon adminiſtration. Ce fut ſans ruſe & ſans artifice qu'il vint à bout de déſarmer la jalouſie. Bien plus, il fit plier à ſon gré la fortune, parce qu'il fut tout à la fois généreux, franc, équitable, & profond dans l'art de manier les hommes & les affaires.

Le vainqueur de Perſée *(a)* ne mérita-t-il pas d'être mis au rang de ces grands hommes, par ſon déſintéreſſement, par ſa bonne foi, par la droiture de ſon cœur, & par ſes talens heureux pour la guerre? Oui, Paul Emile, comme Epaminondas, faiſoit ſi peu de cas des richeſſes, que ſans en rien détourner à ſon avantage, il fit porter tout l'or de Macédoine dans l'épargne,

(*a*) *Paul Emile.*

& permit à ſes deux fils, alors diſciples de Polybe, de retenir, pour eux ſeulement, les livres de la bibliothéque de Perſée.

On doit bien reconnoître, dans une conduite ſi rare & ſi louable, que la gloire des héros conſiſte moins à vaincre, qu'à bien uſer de la victoire. Quand Eſchyne, vaincu par Démoſthene, ſortit d'Athénes pour aller à Rhodes, ce dernier courut après lui la bourſe à la main, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaiſir, qu'il avoit moins lieu de l'eſpérer. Alors Eſchyne s'écria : " Comment ne „ regretterois-je pas une patrie où je „ laiſſe un ennemi ſi généreux, que je „ déſeſpere de rencontrer ailleurs des „ amis qui lui reſſemblent ! „

D'un autre côté, tous les grands Ca-

pitaines ont gémi du ſang qu'ils ont fait couler, & jamais les lauriers deſtinés à la valeur ne fleuriſſent mieux que dans la modeſtie, dans la grandeur d'ame, & dans la générosité d'un vainqueur envers un ennemi défait, dont il doit s'attirer l'eſtime, comme le prix le plus honorable de ſon triomphe, puiſqu'il n'appartient qu'à la vertu de couronner les grands hommes.

Que les nations ſeroient heureuſes, ſi leurs chefs vouloient imiter ce Camille, qui le premier fut honoré du beau ſurnom de pere de la patrie, que lui donnerent les peuples & les ſoldats, pour ſa candeur & ſa bonne foi!

Le nom ſeul de Sertorius (*a*) fit plus de conquêtes par ſes vertus, que toutes

(*a*) *Proconſul en Eſpagne.*

les forces de Mithridate, à qui ce Romain dit un jour qu'il ne feroit jamais un traité qui blessât tant soit peu la gloire ou les intérêts de la république, & que même il ne voudroit pas d'une victoire sur se propres ennemis, s'il ne pouvoit la remporter par des voies légitimes. Cette dignité de sentimens ne fait-elle pas honte à notre siécle, où les bassesses, les fourberies & les trahisons sont si communes.

« Nerva, pere de l'Empereur de ce „ nom, dit Rutilius, fut le confident „ & l'ami de Tibere, tant qu'il fut hon„ nête homme; mais Nerva, dit Ta„ cite, aima mieux se retirer du mon„ que d'y voir ou n'y pas ignorer les „ désordres infâmes de son fils Tibere.

Marc-Aurele, qui dans sa jeunesse avoit embrassé l'austérité de la Philoso-

phie, s'abſtint de manger, à l'âge de 59 ans, pour ne pas être témoin des baſſeſſes & de l'ignominie dont ſon fils Commode ſe couvroit.

Que les peres diſſolus & ſcandaleux, qui n'ont pas honte de violer les plus ſaintes loix, apprennent de ces illuſtres payens à rougir des vices auxquels ils accoutument leurs propres enfans, en ne leur inſpirant pas plus d'averſion pour le mal que de goût pour le bien.

Peut-on ſe dire de quelque religion, & prétendre à l'eſtime de la ſociété civile, quand on ne fait que ce qui doit en attirer le mépris ? Tout homme, qui ne prend aucun ſoin de ſa réputation, ne peut plus être conſidéré dans l'Etat que comme un brigand qu'il en faut retrancher, parce que ſon exemple y ſeroit pernicieux. *Contemptus virtutis ex contemptu famæ.*

Que penſer d'un pere inſenſible au ſort de ſes enfans, & que juger d'un ami qui ne l'eſt que pour ſa propre utilité ?

Un Prince du Nord eut mieux mérité le ſurnom de grand, que par tout ce qu'il avoit fait pour la gloire de ſon régne, ſi plus de tendreſſe de ſa part pour ſon fils, en eut prévenu la perte, en approfondiſſant, avec un ſoin vraiment paternel, tout ce qui ſe tramoit contre un jeune Prince ſans expérience, & qu'il eut été facile de remettre dans ſon devoir, s'il s'en étoit écarté. Philippe de Macédoine condamna ſon fils (*a*) à mort ſur la dépoſition de témoins ſubornés par ſon fils aîné (*b*).

(*a*) *Démétrius.*

(*b*) *Perſée, an de Rome 571, avant J. C. 181.*

Les exemples de Nerva, de Marc-Aurele, & de tant d'autres vertueux peres, nous apprennent combien ſont indignes d'un nom ſi ſacré ceux à qui leurs enfans peuvent reprocher la vie qu'ils en ont reçue.

Quant à ces amis, que l'on ne ſauroit aſſez tôt connoître pour les fuir, on ne ſe trompe dans le choix qu'on en fait aujourd'hui, que parce qu'ayant renoncé ſoi-même aux bonnes mœurs, on ne s'informe pas ſi ceux dont on recherche la fréquentation & l'amitié ſont irreprochables dans leur conduite, & ſouvent on ne leur donne la préférence que parce qu'ils donnent dans les excès les plus bas. C'eſt même être du bon ton, à l'égard de bien gens, que de tourner la morale en ridicule, & de ſavoir donner des modifications à l'énormité des

vices, ſur-tout en ne prenant l'ame que pour un effet de la ſubſtance ou de la matiere, avec laquelle tout finit.

Qu'on ne s'étonne donc plus ſi tous les jours on voit de pareils amis s'égorger; puiſque l'honneur & la probité qu'ils méconnoiſſent, tout en ſe piquant de n'en ſuivre que les loix, ne peuvent être les fondemens, ni les principes de leur amitié, ni régler leur conduite, ni conſéquemment les mettre en ſureté les uns contre les autres. Ce n'eſt pas non plus où manquent les ſentimens qu'il faut chercher de la ſageſſe & de la vertu; mais il ſeroit ſeulement à deſirer, pour le bonheur de toutes les nations policées, que leurs chefs s'appliquaſſent un peu plus aux moyens de réformer les abus du ſiécle, en preſcrivant, par de bonnes loix, les inſtructions & les exer-

cices les plus propres à l'éducation de la jeunesse, pour l'élever dans les nobles sentimens, & par conséquent dans les principes & dans l'amour de la candeur & de la bonne foi. C'est alors qu'ayant remis ces vertus en honneur, on verroit renaître parmi les hommes cette confiance mutuelle, qui formeroit entre-eux l'union de leurs cœurs & de leurs intérêts, par les nœuds de l'amitié la plus tendre & la plus sincere.

Ils se rappelleroient, pour le suivre, l'exemple d'Ephestion, le premier des Grecs auquel on rendit les honneurs divins. Il fut le meilleur ami d'Alexandre, en qui Cratere n'aima que le Monarque; mais ces deux favoris l'aimerent sincerement. Ephestion étoit modeste, sans orgueil & sans ambition; toujours égal & bienfaisant, il ne se préféroit à per-

ſonne, & n'uſoit de ſon crédit que pour obliger & ſervir. Il étoit donc bien digne de ſa fortune, pour ne rien dire de plus.

Aléxandre, appellé la terreur & l'admiration de l'univers, n'épargna point le ſang des hommes. Epheſtion, au contraire, ne vouloit que les ſoulager & les voir heureux ; ce qui l'en fit généralegeneralement aimer : *Amicos habes, quia amicus ipſe es* (*a*).

Cratere ne veilloit qu'à la gloire de ſon Maître, & ſe ſeroit ſacrifié lui-même pour l'en combler. Le Monarque voulut tout envahir ou tout perdre. Epheſtion voulut tout ſauver, & qu'il n'y eût point de malheureux. On donna le ſurnom de Grand à ſon Roi, parce que le

(*a*) *Panegyr. Trajan.*

bruit de ſes armes portoit l'effroi partout, & l'on ne donna que de l'eſtime à ſon ami, parce qu'il faiſoit conſiſter ſon bonheur à la mériter. Les Ambaſſadeurs des Scythes vont décider, par leur diſcours au Roi, de quel côté ſe trouvoit le grand homme.

„ Toi qui te vantes d'exterminer les „ voleurs, dirent-ils à Aléxandre, tu es „ toi-même le plus grand voleur de la „ terre; car tu as pillé, ſaccagé toutes „ les nations que tu as vaincues. Si tu „ es un Dieu, tu dois faire le bien des „ mortels, & ne pas enlever ce qu'ils „ ont. Si tu es homme, ſouviens-toi toujours que tu l'es „.

Qu'Aléxandre devoit ſe trouver petit à ce diſcours plein d'une majeſtueuſe hardieſſe, & le plus propre à rappeller ce Prince à la raiſon, s'il avoit pû l'en-

tendre, & ſentir que la véritable gloire ne pouvoit jamais naître que de la vertu. Mais un Roi, qui ne s'en fit pas une illuſion, va nous montrer en deux mots quelle devoit être la politique de tous les Souverains du monde, qui vouloient régner au gré de la providence, & ſuivant les conſeils de la ſageſſe ſuprême.

C'eſt Darius Nothus qui, près de mourir, fut inſtamment preſſé par ſon fils, de lui dire quelle avoit été la régle de ſa conduite pendant tout ſon régne, afin de pouvoir s'y conformer. „ C'é„ toit, répondit cet auguſte moribond, „ de faire toujours ce que la juſtice & „ la religion me preſcrivoit „. N'eſt-ce pas comme s'il avoit dit, qu'il devoit le ſuccès & le bonheur de ſon Gouvernement à toutes les vertus ? Quelle ſublime leçon, même pour tous les hom-

mes, s'ils vouloient en profiter ! Mais il eſt en eux un fond de perverſité qui les éloigne malheureuſement trop d'une pareille diſpoſition, à laquelle il n'eſt que l'exemple des chefs, pour les ramemener; entrepriſe dont la réuſſite tient à la réformation des mœurs, & qui doit être le premier fruit que produira le régne de la candeur & de la bonne foi.

Ce n'eſt pas propoſer une chimere, puiſque nous pouvons être ce qu'ont été des nations & des peuples entiers, juſqu'à l'époque fatale de leur corruption. Tels furent, par exemple, les Eſſéens, qui faiſoient vœu d'obſerver la juſtice envers tout le monde, de ne nuire à perſonne, de fuir les méchans, & d'être fideles aux loix de l'Etat comme à leurs promeſſes; de commander

avec modestie, de ne faire aucun gain illicite, & de prendre toujours le parti de la vérité.

Que jurons-nous de plus? nous qui, pour la plupart, manquons presque à tous nos engagemens sans en rougir; mais heureusement nos parjures, nos crimes, nos vices & nos foiblesses n'ôteront jamais rien aux vertus dont notre amour propre & la crainte des loix nous forcent souvent d'emprunter le masque, pour nous donner au moins un extérieur de probité. Affreuse & deshonorante ressource où nous réduisent les premiers penchans dont nous avons fait nos plus douces habitudes, en sortant d'une éducation vicieuse! A la différence des Samnites, dont les enfans ne pouvoient se marier qu'ils n'en eussent été jugés dignes par leurs vertus

&

& par leur mérite perſonnel. Le jeune homme, que les juges avoient déclaré le meilleur de tous les autres, pouvoit choiſir la fille qu'il vouloit pour ſa femme, & l'on procédoit ainſi de ſuite au jugement de ces jeunes hommes, juſqu'au dernier, dans une aſſemblée qui s'en faiſoit une fois tous les ans. Les biens des garçons conſiſtoient dans leurs belles qualités & dans les ſervices qu'ils avoient rendus à la patrie. L'amour, la beauté, la vertu, la naiſſance, & les richeſſes, formoient la dot des filles.

Peut-on ne pas admirer un expédient ſi ſage, pour exciter les jeunes gens au bien, & leur inſpirer des ſentimens d'honneur! Où ces peuples avoient-ils appris à ſi bien connoître la vertu, pour en faire ainſi le patrimoine de leurs

enfans? Ce fut de la nature & de la raiſon ſans doute, les deux grandes maîtreſſes des humains. Il y a toute apparence que ce qui fit les beaux ſiécles de la Grece, & qui furent d'environ 200 ans, c'eſt-à-dire, depuis Miltiade juſqu'à Démétrius de Phalere, n'eut pas une autre ſource. Néanmoins on ne reſpiroit alors que la vertu dans Athénes, où l'on ne connoiſſoit pas même encore la jalouſie; ſentiment preſque toujours injuſte & cruel, qu'enfantent l'amour propre, l'envie, la cupidité, la paſſion, & même quelquefois la gloire. Le ſeul bien public étoit le point de réunion de tous les eſprits, comme on le voit dans le parti que prirent d'eux-mêmes les Généraux de l'armée pour la bataille de Marathon. Tous étoient convaincus de la ſupériorité de

Miltiade sur eux, dans le commandement; & comme il s'agissoit du sort de la république, qu'ils ne vouloient pas commettre, ils prierent Miltiade, suivant l'avis même du Polémarque, de commander en cette grande journée. Combien de vertus dans un procédé si noble, où se peignent avec un éclat si pur la candeur & la bonne foi, la justice & la sagesse, le désintéressement & l'amour de la patrie! Ne pourroit-on pas s'écrier avec Virgile, en comparant ce beau siécle avec le nôtre, *quantum mutatus ab illo*!

Mais n'allons pas si loin chercher les modéles de ces vertus, puisqu'on ne finiroit pas, s'il falloit exposer ici tous ceux qui doivent être regardés comme ce qu'il y a jamais eu de plus accompli dans ce genre, pour la gloire de

notre nation, ſi féconde en grands hommes, & la plus propre à juſtifier que de tout tems la candeur & la franchiſe en ont été, comme aujourd'hui, les vertus naturelles, héréditaires & territoriales, à plus forte raiſon celles de ſes Rois & de ſes hommes d'Etat. Par exemple, à ne remonter que juſqu'à S. Louis, fut-il jamais un Prince plus bienfaiſant, plus généreux, plus magnanime, & d'une foi plus exacte? Tous les momens du régne de ce grand Roi ne furent employés qu'en belles actions, & toujours fondées ſur la vertu. Le fils de ce Monarque ne fut ſurnommé *le Hardi*, qu'à cauſe de ſon grand cœur.

Quel autre Prince que Jean le Bon prononça jamais un arrêt plus digne de la Majeſté royale? en diſant, un jour qu'on le ſollicitoit à violer un traité,

que ſi la bonne foi & la vérité etoient bannies de l'univers, elles devroient ſe retrouver dans le cœur & dans la bouche des Rois.

Philippe Auguſte, qui mérita ſi juſtement le ſurnom de *pere de la patrie*, avoit pour maxime inviolable, que l'honneur & la bonne foi devoient toujours ſervir de fondement à la politique des Souverains, & c'eſt ce qu'il obſerva le plus fidélement lui-même, lorſqu'il changea le gouvernement françois, en rétabliſſant la monarchie dans tous ſes droits, par des entrepriſes relatives à ce grand objet, & le plus ſagement conduites; parce qu'à l'exemple de Darius & de Paul Emile, Philippe ne faiſoit rien ſans conſeil.

Paul Emile diſoit un jour aux Romains, à ce ſujet, que quiconque vou-

loit tout faire de ſa tête, & ſans conſulter, marquoit plus de préſomption que de ſageſſe. Auſſi, ce même Emile, qui fut ſi digne d'être mis au rang des plus grands hommes de la république, ne manqua-t-il jamais de prendre conſeil ſur ce qu'il projettoit, & fut véritablement un modéle de candeur & de bonne foi. *Nihil domum ſuam, præter gloriam nominis ſempiternam detulit.* Cicéron.

Quand le Connêtable du Gueſclin fit ſes adieux aux vieux Capitaines qui l'avoient ſuivi depuis quarante ans, il les pria de ne point oublier ce qu'il leur avoit dit mille fois : Qu'en quelque pays qu'ils fiſſent la guerre, les gens d'Egliſe, les femmes, les enfans, & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis. Ce grand homme

étoit alors près de mourir, devant Châteauneuf ou Rendan, qu'il aſſiégeoit, en 1380.

On avoit arrêté, par une capitulation, que ſi les aſſiégés ne recevoient point de ſecours pour le 12 Juillet, qui fut le dernier jour du Connêtable, ils rendroient la place. Le ſecours n'arriva point. On ſomma le Gouverneur de ſe rendre. Il répondit, que, quoique le Connêtable fût mort, on tiendroit parole, & ce brave Gouverneur, accompagné des principaux Officiers de ſa garniſon, vint mettre les clefs de la ville ſur le cercueil du Connêtable, & lui rendit les mêmes honneurs que s'il eut été vivant. Ses Capitaines refuſerent ſon épée de Connêtable, en avouant qu'ils ne ſe ſentoient pas dignes de la porter après lui. Quels hommes! quelles

mœurs! quelle vertu! Il eſt encore des François de ce mérite.

Louis XII, ſurnommé *le Juſte & le pere du peuple*, vouloit qu'on lui dît ſes vérités, & les écoutoit avec reconnoiſſance. N'étoit-ce pas être d'une candeur exemplaire? Il aima ſi ſincérement ſes ſujets, qu'il fit tout ce qu'il put pour les rendre heureux. Auſſi qu'il en fut amérement pleuré quand il mourut! Les crieurs des corps de Paris, en ſonnant leurs clochettes, annonçoient ce malheur, en criant dans toutes les rues: *Le bon Roi Louis, pere du peuple, eſt mort.* « Tellement il eſt vrai, dit le Préſident „ Hainault, que la premiere vertu d'un „ Roi, c'eſt l'amour de ſon peuple „.

Quel Prince fut plus grand, plus généreux, & plus digne de la véritable gloire, que François premier? On ſait

ce que lui couta sa bonne foi, & ce qu'elle valut à Charles-Quint & à la Thiare.

Un Empereur Ottoman (*a*), à qui les habitans de Damas offrirent leur ville, s'il vouloit leur laisser la vie sauve, & les conserver dans leurs biens, accepta la proposition, & garda si fidélement sa promesse, qu'il ne souffrit pas même qu'aucun soldat de son armée, campée tout autour de Damas, & dont le butin pouvoit l'enrichir, fît la moindre insolence, ni qu'il touchât seulement à quelques fruits des jardins de cette ville, qui donna plus qu'on n'auroit pu lui prendre.

Cet exemple de candeur & de bonne foi fut cause que l'armée de Selim ne

(*a*) *Selim I en* 1560.

manqua de rien, & que Sydon, Tripoly, Ptolémaïde, & toutes les autres villes de la Syrie, se rendirent sur la simple parole de ce Prince, auquel elles épargnerent des peines & des dépenses infinies, & la vie de plus de 200000 hommes.

Les vertus que je propose sont donc de toutes les sectes, de toutes les religions, & de tous les pays du monde ; mais qu'il me soit permis de le dire, un Chrétien, sans la candeur & la bonne foi, ne vaudra jamais un Turc qui les aura. Quand on est sans honneur, on est sans religion, & le mépris alors tient la place de l'estime, que la société civile ne doit qu'aux gens de bien. Qualité si belle & si précieuse, qu'un jour Henri III *(a)* en parlant d'un de ses favoris, qui passoit pour un Gentilhom-

(a) Roi de France.

me d'un mérite rare en tous points, dit *ſi je n'étois ni Roi ni Prince, je voudrois être Souvrai.*

Quand Henri IV, qui fut le conquérant de ſa couronne & le pere de ſon peuple, vit le Duc de Guiſe à ſes genoux, lui témoigner ſon repentir & lui demander pardon de ſa conduite, ce grand Monarque en fut ſi touché, qu'il entretint le Duc de toute autre choſe, en le careſſant, en l'embraſſant, en l'appellant ſon neveu; il le combla même de tant d'amitié, que ceux qui virent cette reconciliation, furent convaincus par eux-mêmes que Henri, qui ne manquoit pas de qualités pour ſe faire craindre, n'employa jamais que celles qui font aimer; auſſi ne pouvoit-on porter plus loin, que ne le fit ce grand Prince, les expreſſions de cette aimable candeur

qu'il fit éclater en tant d'occasions, pendant toute sa vie.

« Le vrai grand homme, dit Sully (*a*)
„ sait être tour-à-tour, & suivant les
„ circonstances, tout ce qu'il faut être;
„ Roi, maître égal ou citoyen; il ne
„ sauroit rien perdre à s'abaisser ainsi
„ dans le particulier, pourvû qu'il se
„ montre également capable des affai-
„ res militaires & civiles. Le courtisan
„ se souvient toujours qu'il est avec
„ son maître „.

Quel tableau! En un mot, franc comme Jean le Bon, sage comme Charles V, & bienfaisant comme Louis XII, Henri IV fit connoître que ses vertus étoient nécessairement celles des Rois.

« Je vous ordonne, dit-il à Sully,

(*a*) *Dans ses Mémoires.*

„ de me parler librement. Vous avez „ acquis le droit de me dire mes vé- „ rités; ne craignez pas que je m'en „ offenſe„.

Il eſt certain, & toute l'Europe le ſait, que ce Prince avoit tellement la réputation d'être fidéle à ſa parole, que le Gouverneur de Fontenay (*a*) qu'aſſiégeoit ce Monarque, ne voulut point qu'on écrivît la capitulation qu'il avoit faite avec lui, diſant que la parole du Roi lui ſuffiſoit. Voilà l'effet de la renommée d'un Prince, quand il eſt exact à remplir ſes engagemens, & toutes les eſpérances qu'on peut fonder ſur ſa bonne foi, ſur ſa candeur & ſur ſa juſtice; vertus héréditaires à l'Auguſte Maiſon de France, & qui font,

(*a*) *Rouſſieres.*

à l'admiration & pour le bonheur de l'univers, le caractere par excellence de Louis le Bien-Aimé, le pere de la noblesse de son royaume.

Deux exemples encore en faveur de mon sujet vont terminer cette partie. Caton d'Utique fournit le premier, & le Comte d'Oxenstiern (*a*) le second.

Dans le voyage que Ptolémée fit à Rome, il passa par l'isle de Cypre, où Caton venoit de débarquer. Aussi-tôt le Roi d'Egypte le fit avertir de son arrivée, comptant sur le prompt hommage de ce Romain; mais ce dernier lui fit dire à son tour de venir le trouver, s'il vouloit le voir, & sur-le-champ Ptolémée se rendit chez Caton, qui ne daigna pas se lever, quand ce Prince

(*a*) *Chancelier de Christine, Reine de Suéde.*

entra dans ſa chambre. Caton ſe contenta de le ſaluer comme un homme ordinaire, & lui dit ſeulement de s'aſſeoir.

Surpris d'un pareil accueil, l'Egyptien ne comprenoit pas comment tant de fierté pouvoit ſe concilier, dans un même homme, avec l'air ſimple & modeſte de tout ce qui l'environnoit. Mais Ptolémée fut bien plus ſurpris encore, lorſque, dans la converſation, Caton ne feignit point de le blâmer ouvertement, de ce qu'il abandonnoit le plus beau royaume du monde, pour aller s'expoſer au faſte & à l'inſatiable avarice des grands de Rome, & pour y ſouffrir mille indignités; que quand il vendroit toute l'Egypte, il n'en tireroit pas aſſez pour les ſatisfaire, & lui conſeilla d'y retourner, de ſe raccommo-

der avec ſes ſujets ; que lui Caton l'accompagneroit même, s'il vouloit, pour l'aider de ſes conſeils & de ſes bons offices. Quelle franchiſe dans ce diſcours ! Mais elle s'énonce bien plus majeſtueuſement par la bouche d'Oxenſtiern.

Ce fut lors que la Reine voulut le faire Duc ; honneur qu'il refuſa, mais pour d'autres motifs que ceux qu'alléguerent les vieux Capitaines du fameux du Gueſclin, quand ils avouerent qu'ils ne ſe ſentoient pas dignes de porter, après lui, ſon épée de Connêtable ; car ce Suédois dit nettement à ſa Reine : que le ſeul mérite perſonnel mettoit de la différence entre les hommes ; qu'il étoit même tout prêt de remettre ſa Comté & ſa Baronnie, ſi la Reine vouloit les reprendre ; qu'il croyoit que ſes ſervices à l'Etat lui faiſoient aſſez d'honneur,

neur, & qu'il y en avoit assez à remplir ses devoirs.

Une façon de penser si raisonnable & si noble, n'appartient qu'à ces hommes d'élite qui semblent être préposés à chaque siécle pour y donner l'exemple des vertus, & pour apprendre à tous les humains, que sans elles on ne doit jamais compter sur ce bonheur, ni sur ces prospérités, qui font le vrai contentement & la gloire, sans y mêler l'amertume du repentir & des remords.

L'expérience de tous les tems veut que le premier mérite de l'homme d'Etat soit fondé sur une bonne réputation; c'est-à-dire, qu'il faut nécessairement qu'on ait de lui l'opinion la plus avantageuse, & que sans cesse il travaille à la soutenir, non seulement par une

conduite irréprochable à l'extérieur, mais encore par les fruits de ſon application continuelle au-dedans, & ſurtout par la pureté de ſes mœurs & par la douceur de ſon eſprit; en ſorte que l'on ſoit forcé de convenir unanimement, qu'il eſt du caractere & du génie qu'on doit avoir dans ſa place. Plus on eſt élevé, plus on doit mériter de l'être; c'eſt même un engagement pris & ſacré, qu'il faut remplir à la face de toute la terre. Il eſt aiſé de ne faire que le bien, quand on eſt ſans goût pour pour le mal, & quand on ſait en éloigner les occaſions, les motifs, & la poſſibilité. Un ſi beau penchant, quand on s'en eſt fait l'habitude, eſt celui qui rapproche le plus l'homme de la perfection. « Si nous avons quelque voie, » dit Plutarque, pour nous rendre ſem-

„ blables aux Dieux, c'eſt de faire le „ bien & de dire la vérité „.

Un politique de ce mérite, & qui conſéquemment ne ſauroit ne pas avoir les plus heureuſes diſpoſitions pour régner avec toute la candeur & la bonne foi qu'il faut ſur le throne, ſera toujours le maître de ſa fortune, s'il a d'ailleurs les talens néceſſaires. Il la fixera même dans ſon Empire, & les peuples en vivront dans le plus parfait bonheur. Ce pronoſtique eſt dicté par la ſageſſe même, & n'a jamais manqué.

Voilà ce que peuvent des vertus habituellement cultivées, & des ſentimens incorruptibles. Tout homme public, en qui l'on reconnoît des qualités ſi nobles & ſi pures, eſt bien fait pour la félicité des humains. L'homme d'Etat, le Prince ou le Roi, qui ne veut faire que le

bien, ne formera que des projets utiles, & qu'il exécutera toujours le plus heureusement, par une conduite mesurée sur le compas de la sagesse. C'est ainsi que le Politique vertueux ne craindra jamais ni l'envie ni les obstacles; parce qu'il saura donner à propos le mouvement nécessaire aux différens ressorts de son Etat, pour attacher à son régne le bonheur & la gloire, qui dans aucun tems ne peuvent naître de la ruse & de la dissimulation : sujet de la seconde partie. *Lætamini in Domino & exultate justi, & gloriamini omnes recti corde.* Ps. xxxxij. v. 14.





LE POLITIQUE VERTUEUX.

SECONDE PARTIE.

En bonne politique, l'Homme d'Etat fera rarement uſage de la ruſe & de la diſſimulation.

QUELLE que ſoit la prévention de notre ſiécle, en faveur de cette politique inſidieuſe, qu'on n'imagina que dans le déſeſpoir d'une ambition déconcertée, s'enſuit-il que l'homme d'Etat, formé comme il doit l'être, ne ſe réglera que par les maximes d'un art ſi dangereux,

& dans lequel on ne voit que la deshonorante adreſſe de tromper & de ſurprendre. Car ſi l'on ne peut douter que les mœurs & les ſentimens de l'homme d'Etat ne doivent être eſſentiellement ceux de l'homme public, n'eſt-ce pas avouer aſſez qu'il ne peut prendre les régles de ſa conduite que dans les ſources pures de la ſage & des vertus? dès qu'il doit être lui-même cet homme de bien par excellence qu'il faut ſur le throne, pour en ſoutenir ou relever la fortune & la gloire, & faire le bonheur des peuples ſoumis à ſes loix. C'eſt ce que tant de grands hommes ont décidé dans tous les âges. On ne ſauroit être d'une opinion contraire ſans commettre un double ſacrilége; parce que ce ſeroit offenſer à la fois, & l'Etre ſuprême, & les Souve-

rains, que nous en devons regarder comme les plus parfaites images sur la terre, pour en rendre heureux les habitans, & non pour y dégrader la dignité royale, en violant eux-mêmes la justice & la vérité, dont ils doivent se glorifier d'être les premiers défenseurs. *Quid leges sine moribus* (a)?

Si les loix sont impuissantes & sans effet où ne régnent point les mœurs, il faut en inspirer le goût dans tout son Empire, tant par ses propres soins que par ceux des sujets qu'il saura le mieux mériter l'honneur de seconder ses efforts dans une entreprise de cette conséquence, & d'où doit également dépendre son sort & celui de son peuple.

Il n'est pas douteux que les bonnes

(a) *Horat. lib. III. Od. 24. v. 35.*

mœurs, qui ne ſont que des habitudes honnêtes, & contractées dans l'ordre de la religion & des loix civiles, à l'école de la ſageſſe, ne puiſſent ſeules unir étroitement les hommes, par l'uniformité des affections & des regles qui leur ſeroient communes ; & cette union, qui doit être le principe de leur bonheur, ſera toujours le plus ſolide fondement de la puiſſance & de la gloire du politique ; mais il auroit bientôt perdu tous les avantages d'un ſi beau lien, s'il venoit à le rompre lui-même par la dureté de ſon adminiſtration, & par l'exemple des vices qu'il ne réprimeroit pas.

Tout bon Roi ſait qu'un Gouverne-trop ſévere ne fait qu'aigrir les eſprits, & rendre quelquefois les ſujets indiſciplinables, bien moins par les peines

physiques les plus sensibles, que par les souffrances morales dont ils ne peuvent digérer l'amertume. C'est par le sentiment qu'il faut prendre & soumettre les hommes, & ce n'est que dans leurs cœurs qu'on peut vaincre l'amour de leur indépendance; victoire infiniment plus glorieuse à l'homme d'Etat, que toutes celles qu'il pourroit remporter par les armes sur ses plus fiers ennemis; parce qu'alors il ne devra qu'à ses vertus un succès si digne d'elles, & le seul où le moindre effort est d'un grand prix.

Décidez à présent, vous à qui rien ne peut plaire, & qui ne voudrez peut-être lire cet ouvrage que pour le déprimer & le condamner, quelle seroit votre politique si vous étiez Souverain. Seroit-ce celle dont je décris ici les principes? Mais elle ne sauroit vous conve-

nir, direz-vous, parce qu'elle eſt inconciliable avec la ruſe & la diſſimulation, dont vous trouveriez l'uſage abſolument néceſſaire, ne fut-ce que pour vous ménager les moyens de profiter adroitement de vos découvertes, ſans en paroître occupé, lors même que vos ſoins les plus ardens ne ſeroient attachés qu'à leurs recherches. C'eſt-à-dire, que votre Gouvernement ſeroit fondé ſur les maximes de cet art étrange & funeſte qui veut qu'au beſoin, & ſans même y réflechir, on ſoit paiſiblement injuſte, perfide & cruel, & que ſans égard à la foi jurée, non plus qu'aux cris de l'oppreſſion & de l'innocence, on ſoit prêt à tout ſacrifier, quand même il faudroit violer les droits du ſang & de l'amitié la plus tendre, s'il peut réſulter de ces forfaits un événement avantageux, mais

qu'éloignent encore des obſtacles qu'on ne pourroit guéres ſurmonter autrement.

Comme il ne ſauroit être permis d'agir ſans la raiſon, puiſqu'il eſt univerſellement décidé qu'elle doit préſider à toutes les actions des hommes, & plus néceſſairement encore à celles de l'homme d'Etat, alléguerez-vous, en faveur de votre choix & de votre opinion, que les maximes qui font réuſſir ſont toujours les meilleures, & par conſéquent celles qu'il faut préférer?

Mais par ce raiſonnement impie, c'eſt outrager la providence, & s'aveugler ſur ce principe fondamental de la vraie politique, qui veut, que dès le commencement de ſon régne, un Prince n'épargne rien pour s'attirer cette confiance univerſelle qui fera bientôt

naître pour lui la gloire & la prospérité de son Gouvernement. Direz-vous que si vous en teniez les rênes, vous attenderiez tout des succès que vos piéges auroient surpris à la crédulité ? Mais dites plutôt qu'ils vous seroient honteux, & peut-être funestes ; car si l'on vous connoissoit une fois pour un Prince artificieux dans les négociations & dans les traités, on n'auroit plus pour vous qu'une défiance également fatale à votre gloire, & nuisible à vos intérêts ; vous seriez vous-même abandonné de vos amis les plus fidéles, parce qu'ils craindroient de devenir un jour les victimes de votre duplicité, situation d'autant plus dangereuse pour vous alors, que s'il ne vous falloit qu'un bon conseil pour vous en tirer, on ne vous le donneroit pas.

Appuyerez-vous votre ſyſtème odieux de l'autorité des exemples ? Ouvrez l'hiſtoire : elle vous apprend que tous les Princes de mauvaiſe foi ſe ſont déhonorés, & qu'ils n'ont fait que des malheureux.

Quelque aſſurance de ſa foi qu'un Roi d'Eſpagne (*a*) eut fait donner à celui de France (*b*), il ne voulut point déſarmer qu'il n'eût vu comment tourneroit la guerre des Pays-Bas, tant il ſe défioit du Monarque Eſpagnol. Les Corinthiens auroient pu, par une baſſe politique, tirer de grands avantages des malheurs de Syracuſe ; mais ils ſe comporterent avec tant de candeur & de nobleſſe, qu'ils en furent comblés de louanges & de bénédictions.

(*a*) *Philippe II.*

(*b*) *Henri IV.*

D'un autre côté, penſez-vous que la diſſimulation ſoit ſi néceſſaire à l'homme d'Etat, que ſi vous l'étiez, vous deguiſeriez vos deſſeins à votre conſeil même? Mais la bonne foi n'exige point qu'on ſe mette à découvert, ſans les plus puiſſantes raiſons; la prudence même le défend à tout politique, qui ne doit jamais rien révéler dont on puiſſe abuſer ou profiter à ſon deſavantage. Plus un fleuve eſt profond, plus il eſt à craindre, & ſes eaux n'en coulent que plus majeſtueuſement. On peut être franc & ſincere ſur le throne, ainſi que dans le commerce de la ſociété civile, & garder des ſecrets d'où dépendent le ſort de l'Etat, & l'heureuſe ſécurité du citoyen.

Croyez-vous qu'une conduite myſtérieuſe, & toujours équivoque, vous

rendroit plus redoutable ? Il n'en seroit rien ; mais on se défieroit de vous seulement, & l'on vous observeroit de si près, qu'on ne vous craindroit pas. Toute votre vie se passeroit donc en précautions que la vigilance de ceux qu'elles regarderoient, sauroit bien rendre inutiles, & votre confusion seroit le seul fruit que vous produiroient vos trames souterraines.

Les petites ames ne se font des ressources que dans les ténébres, toujours amies de l'imposture, de la fraude & du crime, au lieu qu'il en est de l'homme de bien comme de la vérité ; la lumiere est son élément. Toute la gloire humaine n'a d'autre origine que dans les ames nobles & dans les belles actions. On fait toujours mal de les cacher sous le voile d'une modestie mal

entendue ; car c'eſt une leçon de la nature, qui reſteroit dans l'inertie, ſans le beau feu qui l'éclaire & l'embellit en la fertiliſant.

Ne feriez-vous le contraire de ce que vous auriez réſolu dans le Conſeil, que pour avoir le plaiſir de laiſſer les motifs de votre conduite dans une impénétrable obſcurité ? Mais, en pliant ainſi votre politique aux maximes de votre amour propre, y trouveriez-vous au moins une ſorte de compenſation de ce qu'il en couteroit à votre gloire, par un déguiſement de cette eſpece ? Car, en vous faiſant une pareille violence, vous vous feriez la réputation d'un Prince à deux faces, où jamais la candeur ne ſe peignit, au lieu qu'on voit toujours briller, ſur le viſage de l'homme de bien, l'empreinte de ſon

vertueux

vertueux caractere. Si vous l'avez, pourquoi voulez-vous qu'on l'ignore ; si vous ne l'avez pas, cachez-vous, pour ne paroître que quand vous l'aurez acquis par la réforme de votre cœur. A qui sied-il mieux, qu'au plus élevé des hommes, de porter le front le plus respectable ? & que gagnez-vous à ne montrer sur le vôtre que des traits altérés par le désordre de votre ame ? On obtient tout des hommes quand on leur plaît : on s'en fait haïr & détester quand on leur paroît suspect, inconséquent, & toujours prêt à leur nuire. Pourquoi préférer leur haine à leur amour ? & que peut-il vous revenir d'être plutôt l'ennemi que l'ami de vos sujets, qui ne savent que vous obéir & vous aimer ?

Qu'un grand Prince (*a*) ait donné,

(*a*) *Louis XI.*

pour une des maximes de ſa politique, qu'on ne ſait pas régner ſi l'on ne ſait diſſimuler, il n'en eſt pas moins vrai que pour bien régner il faut qu'un Souverain ſe faſſe aimer de ſes peuples, & jamais il n'y parviendra ſans la candeur & la bonne foi.

Si vous ne voulez diſſimuler vos deſſeins & vos actions, que pour mettre de la différence entre votre conduite & celle de l'homme privé, vous n'aurez en ce cas qu'une fauſſe idée de votre état, & des devoirs que vous y devez remplir; puiſque vous ne voudriez point de ſimilitude avec ceux du pere de famille, que la ſageſſe donne pour modéle à l'homme d'Etat.

Si vous réprimiez le tyrannique penchant qu'exerce ſur votre raiſon cet amour propre qui vous aſſervit à ſes

trop impérieuſes loix, vous effaceriez de votre ame les impreſſions qu'elle en a reçues, pour leur en ſubſtituer qui vous feroient devenir tel qu'il faudroit que vous fuſſiez; c'eſt-à-dire, le Prince le plus accompli qui fût jamais ſorti des mains de la ſageſſe.

Quant à votre erreur, ſur la différence qui, ſelon vous, doit ſe trouver entre la conduite de l'homme d'Etat & celle des ſujets, il faut vous repréſenter, que le premier homme qui prit le titre de Roi, jouiſſoit, comme vous, du ſouverain pouvoir. Ce Prince avoit pour ſujets, ſa famille; & pour domaine, ſes troupeaux. C'étoit là tout l'Empire qu'il devoit gouverner, protéger & rendre heureux. Voilà le berceau de votre grandeur & de votre politique à ſuivre. C'eſt là que s'eſt formé

l'exemple que vous devez imiter, en prenant pour maxime, que ſi tous les humains étoient ſoumis à vos loix, il ne vous ſeroit pas permis de rien changer à vos devoirs, qui ſeront éternellement les mêmes; parce que ce n'eſt pas le nombre ni la plus grande étendue de pays qui doivent les déterminer. La puiſſance ſouveraine étant indiviſible, il n'eſt point de proportion pour elle; enſorte que ſi vous étiez Roi de cent provinces, dont il ne vous reſteroit plus que cent villages, vous n'en conſerveriez pas moins toute la plénitude du pouvoir ſuprême, comme le premier attribut de la Royauté. Mais qu'importe à l'homme d'Etat, & par rapport à lui ſeulement, de donner des loix à mille peuples divers, s'il n'eſt grand que par les qualités de ſon cœur & par le bien qu'il fait.

Le Roi peut tout, dit M. de Fénélon, en parlant de Louis XIV, pour faire le bien ; mais il a les mains liées pour faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. C'est-à-dire, que tout Roi doit être juste & bienfaisant, & ne s'occuper, pendant son régne, que de ces deux objets, l'honneur de sa couronne & le bonheur de son peuple.

Voilà le Souverain dont le portrait de Trajan retrace si bien l'image. Que cet Empereur soit votre modéle, & méritez qu'on dise de vous ce que Pline a dit de tous les Rois, en faisant l'éloge de ce Prince. *Nullum est præstabiliùs & pulchriùs Dei munus erga mortales, quàm castus & sanctus, & Deo simillimus Prin-*

ceps. Un Prince incorruptible, ſage, vertueux, eſt le plus fidéle imitateur de l'Etre ſuprême, & de ſes bienfaits pour les humains, le plus excellent & le plus digne de leur plus vive reconnoiſſance.

Si des Payens avoient une opinion ſi juſte & ſi grande des qualités néceſſaires à l'homme public, en penſerez-vous autrement, vous pour qui tant d'inſtructions ont été méditées & préparées avec des ſoins infinis, depuis la création de l'univers, pour vous guider dans les voies de la ſageſſe au gré de la providence, par la reconnoiſſance des plus ſublimes vérités, & par des exemples ſans nombre de la derniere conviction?

Direz-vous que les tems ſont changés, & que les eſprits & les mœurs n'étant plus les mêmes, les loix & l'homme d'Etat doivent céder à cette viciſſitude,

& se conformer au génie des hommes d'à présent, & que par une conséquence absolue, les Souverains doivent savoir non-seulement l'art de dissimuler, mais encore user de ruse, de fraude & d'artifice si leur intérêts le demandent, surtout quand ils s'apperçoivent qu'on n'agit pas à leur égard avec une entiere confiance? Principes faux & pernicieux, contre lesquels on ne sauroit trop tôt inspirer la plus forte aversion à quiconque se destine au maniement des affaires publiques, comme à ceux qui sont employés en chefs dans les différentes parties du gouvernement de l'Etat. *Mores hominum, mendacium sine honore* (*a*). C'est se moquer d'un homme, dit Homere, que de louer en lui son beau

(*a*) *David, psalm.* 150.

viſage, ou ſes richeſſes, ou le talent qu'il a de ſavoir tenir table; mais il faut, pour le louer, ſavoir s'il eſt vertueux, s'il a des mœurs, & s'il eſt homme de bien. Tous les ſages anciens & modernes ont penſé comme Homere, & toujours on penſera comme lui. Donc il faut des vertus, & non des vices dans l'homme d'Etat.

Seroit-ce cette maxime familiere de Céſar; *Nam ſi violandum eſt jus, regnandi gratiâ violandum eſt* (*a*). Qui vous auroit ſuggéré ſi peu de délicateſſe dans le choix de votre politique? Mais l'auteur d'une penſée ſi déteſtable n'étoit lui-même qu'un tyran, qui ne pouvoit être qu'injuſte, & dont les conſeils ne devoient conſéquemment pas être ceux de l'homme de bien.

(*a*) *Cicer. Offic. lib.* 3. *n.* 82.

Que César ait adopté les idées d'Etéocle, c'étoit ſans doute parce qu'il en avoit l'eſprit & le caractere; mais ces deux ambitieux n'ont point encore été cités pour des modéles de vertu, & le nom de Céſar ne ſeroit peut-être pas venu juſqu'à nous ſans les paſſions qui ſeules l'ont rendu fameux. *Non contradicas verbo veritatis ullo modo.* Sentez & peſez toute la force de ce précepte, & gravez-le profondément dans votre cœur: oſerez-vous alors le déguiſer? Seroit-ce un Philippe de Macédoine que vous prendriez pour votre héros, & pour votre modéle, parce qu'il ne ſe rendit illuſtre & formidable qu'à force de tromper les Grecs? Mais vous vous perdriez ſans reſſource. Il ne faudroit pas beaucoup de réflexions pour vous convaincre de cette vérité. L'hiſtoire nous

apprend aſſez que jamais Prince ne fut plus habile que Philippe dans l'art de diſſimuler & de trahir; puiſque, dès l'âge de vingt-quatre ans, il étoit conſommé dans la politique la plus artificieuſe, malgré la bonne éducation qu'il avoit reçue du plus grand homme de la Gréce en tous points (*a*). Philippe ne conſultoit que ſon utilité, dans le choix de ſes moyens, pour l'exécution & pour le ſuccès de ſes entrepriſes; ſa politique n'étoit qu'un tiſſu de tromperies & de fauſſetés, il s'en faiſoit même honneur.

Ce Prince oſoit bien dire qu'on amuſoit les enfans avec des jouets, & les hommes avec des ſermens. Auſſi mit-il toute ſa gloire à violer ſes promeſſes les plus ſacrées.

(*a*) *Epaminondas.*

Quels furent les fruits d'une vie ſi criminelle? Philippe n'eut qu'un régne plein d'inquiétudes & d'agitations. On craignit ce méchant Prince; mais on ne l'aima point. Il avoit de l'eſprit & des talens; mais il ne les employa qu'à s'attirer le mépris & la haine de tous les ſiécles, au lieu qu'il ſe ſeroit couvert d'une gloire éternelle, s'il avoit eu de la candeur & de la bonne foi.

Aléxandre, que l'exemple d'un pere ſi vicieux pouvoit aiſément corrompre, en ſentit ſi peu les impreſſions dans ſa jeuneſſe, qu'il dit un jour, qu'un Roi ne devoit jamais manquer de parole à ſes ſujets, ni ceux-ci le ſoupçonner d'être capable d'une prévarication ſi déhonorante. La plus belle action de Philippe, fut de donner Ariſtote pour Maître à ſon fils, & celle qui flétrit le plus

ſa gloire, fut la mort de Calliſthène, Philoſophe du plus grand mérite, & qui ne pouvoit ſouffrir la diſſimulation ni la flaterie.

Vous feriez donc mieux de conſulter Homere que Philippe, ſur l'art de régner en homme de bien. Vous apprendriez, dans pluſieurs endroits des écrits du premier, qu'un Souverain doit avoir pour ſes ſujets, la vigilance, l'attention & la bonté d'un Paſteur; veiller à leur ſûreté, ſe charger de leurs ſoins & de leurs inquiétudes; entreprendre tout ce qui peut leur être avantageux, écarter tout ce qui peut leur nuire; faire ſa joie de les voir proſpérer, & les défendre de tout ſon courage. Vous voyez qu'Homere ne dit nulle part, que l'homme d'Etat doit ſavoir ſe déguiſer, tendre des piéges, tromper & manquer de foi.

Diodore de Sicile dit au contraire, que la ſplendeur & la Majeſté des Rois ne ſauroient ſe ſoutenir que par la juſtice & par la candeur envers leurs ſujets ; ce qui revient à ce canon de Gratian : *Regum eſt officium liberare vi oppreſſos de manu calumniatorum, & judicium & juſtitiam facere* (*a*). Xénophon (*b*) penſoit comme Homere ſur les devoirs de l'homme d'Etat, & dit qu'il doit ſe regarder comme un Paſteur ; nom que l'antiquité profane & ſacrée donnoit aux bons Princes. *Paſces populum tuum*, dit le Seigueur à David (*c*).

Cicéron (*d*), en parlant de Cyrus, dit que pendant tout le régne de ce

(*a*) *Can. Reg. Quæſt* 5. *ſeſſ*. 23.
(*b*) *Dans ſon livre VIII*, *pag*. 210.
(*c*) *Lib. Regum*, 5. 2.
(*d*) *Lib. I. Epiſt*. 2 *ad Quintil. fratr.*

Prince, il ne proféra jamais une parole de colere & d'emportement : *Cujus summo in Imperio, nemo unquam verbum ullum asperius audivit*. Tellement il étoit persuadé que tous ses soins & toutes ses attentions devoient tendre au bonheur de ses sujets ; que ce n'étoit point par les richesses, ni par le faste des équipages, ni par le luxe & la dépense de la table, qu'un Roi devoit briller ; mais par une application infatiguable à veiller sur leurs intérêts, & sur les moyens de leur procurer le repos & l'abondance, trésors que les seules vertus peuvent donner.

Un courtisan s'avisa de demander au Roi Henri IV pourquoi il s'habilloit toujours si simplement ? Ce grand Prince voulut bien lui répondre, qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets par ses vertus, & non par ses habits.

Croyez-vous mieux penſer qu'il ne faiſoit ? En ce cas il eſt inutile de vous citer Platon, qui dit que les villes & les hommes ne ſeront délivrés de leurs maux que quand, par une protection particuliere des Dieux, la ſouveraine puiſſance & la ſageſſe éclairée, ſe trouveront dans un même homme, & rendront la vertu victorieuſe du vice, ajoute Plutarque.

Le même Platon écrivit un jour à Dion ſon ami. „ Faites réfléxion, je vous „ prie, qu'on trouve que vous manquez „ de douceur & d'affabilité. Concevez que le moyen le plus ſûr de réuſſir „ dans les affaires, c'eſt de ſe rendre „ agréable à ceux avec qui l'on doit en „ traiter, & que ſi vous êtes fier, vous „ ſerez bientôt réduit à garder la ſolitude „.

Quand on eſt aſſez aveuglé pour adopter ou ſuivre votre politique, il faut non-ſeulement mépriſer les conſeils de la ſageſſe, mais encore renoncer à tous les agrémens de la vie, de même qu'aux ſentimens qui ne ſont dûs qu'aux gens de bien. Vous n'ignorez pas néanmoins, qu'un fourbe eſt un monſtre dans tous les Etats, qu'on le hait, qu'on le fuit, & que jamais on ne pourra l'eſtimer, quelque puiſſe être même ſon changement, s'il arrivoit, parce que, quand on s'eſt une fois rendu ſuſpect, on l'eſt toujours.

Qu'oppoſerez-vous donc, dans votre prédicament, aux conſeils de ces grands hommes que leurs mœurs & leur conduite ont rendus ſi dignes d'une éternelle vénération ? croyez-vous être ou plus ſage ou mieux inſtruit qu'ils ne le

furent ? Et pouvez-vous persister sans honte à soutenir que votre politique est celle qu'il faut absolument préférer, quand on vous prouve invinciblement que toutes les maximes en seront fausses, dangereuses & méprisables, tant que la candeur, la justice & la vérité subsisteront parmi les hommes ?

Votre erreur, que rien ne peut rendre excusable, est même d'autant plus absurde & plus révoltante, que vous ne sauriez citer un seul exemple ou l'on voye, qu'en suivant vos principes ou votre système, on ait jamais pu s'en applaudir, ou plutôt ne pas s'en plaindre ; former la moindre puissance, l'augmenter, ou reparer les pertes ou les malheurs l'enrichir ou la rendre heureuses, tandis qu'au contraire, les Juifs, les Babyloniens, les Cappadociens, les Spar-

tiates, les Gentils, les Carthaginois, les Grecs, les Romains, & cent autres peuples divers, se sont perdus en se réglant par votre politique. Les vertus seules ont fondé les Empires, & les vices les ont détruits ; c'est un fait dont les Romains, entre mille autres, attestent la vérité par un trait qui va vous confondre. Le voici.

A peine connoissoit-on ces Républicains dans le monde, lorsque, sans en être sollicités de personne, ils allerent généreusement au secours de la Gréce, prête à tomber alors au pouvoir de Philippe de Macédoine. Ce ne fut pas même assez pour les Romains de l'avoir mis hors d'état de se relever de sa défaite; mais ils voulurent encore triompher de tous les cœurs de la nation qu'ils venoient de venger ; & dans cette vue, Fla-

mininus, digne chef des vainqueurs, prit le parti de voyager par toute la Gréce, & d'en voir toutes les villes. Il commença par celle d'Argos, où ce grand homme ne fut pas plutôt entré, qu'on le fit Président des jeux Néméens qu'on y célébroit dans le même tems; & ce fut là, que par un Hérault il fit publier la liberté des Grecs; il continua de-là son voyage, & partout il rétablit l'ordre, l'union & la justice. C'est ainsi que comblé de gloire, il s'estima trop heureux de remporter, pour fruit de son expédition, l'amour des peuples dont il venoit de briser les fers.

Tant de grandeur d'ame, & des procédés si nobles & si purs, étonnent & ravissent tous les Grecs, qui, par reconnoissance, ne peuvent que s'abandonner entiérement à la candeur des Ro-

mains. Le bruit de cet événement leur fait tant d'honneur, qu'à l'exemple des Grecs, les Rois, les Princes & les nations ne jurent que par le nom des libérateurs de ces peuples, & veulent les avoir pour juges, pour protecteurs, & pour amis. " En un mot, dit Plutarque, „ c'eſt ainſi que par une protection di„ vine, toute la terre fut ſoumiſe aux „ loix de Rome „.

Voilà, ſans contredit, le plus glorieux ſuccès des Romains, ſans que l'on puiſſe y remarquer aucun trait de cette politique pleine d'artifice qui les fit tellement dégénérer dans la ſuite par le luxe & par leur injuſte cupidité, qu'ils allerent toujours en déclinant, juſqu'à ce que leur puiſſance fut anéantie. Preuve la plus convaincante que les Empires ne ſe ſoutiennent que par les vertus propoſées.

Comparez seulement la vie d'Aristippe avec celle d'Aratus. Le premier étoit tyran des Argiens, & ne vivoit que dans le trouble, dans la crainte, & dans l'agitation. L'autre passoit tranquillement ses jours dans une paix profonde. Il donna tout son bien pour le seul plaisir de faire une bonne action & sauver la patrie.

Aristippe, au contraire, étoit injuste & méchant. Aratus étoit d'une candeur parfaite. Celui-là subit la peine de ses forfaits; celui-ci goûtoit paisiblement le fruit de ses vertus. « Le premier, dit » Plutarque, avoit besoin d'une garde » nombreuse, toujours agité, s'inquié- » tant de tout, & s'effrayant de son » ombre; au lieu qu'Aratus, qui n'étoit » que bienfaisant & plein de droiture, » ne craignoit rien, & se présentoit

„ hardiment ſeul au milieu du peuple ; „ parce que la force des loix & la candeur ſervoient de gardes à cet homme de bien. L'un laiſſa ſon nom dans „ l'ignominie, l'autre une longue poſtérité, pour laquelle on eut, tant „ qu'elle ſubſiſta, tout l'amour & tout „ le reſpect qu'on avoit eu pour Aratus.

Si de ce parallele on paſſe à celui des deux caracteres dont Cicéron fait le tableau dans ſes Offices, on reconnoîtra que l'honnête homme, de tous les tems & de tous les pays, fut toujours le même, parce qu'il fut toujours imbu de ces ſentimens invariables d'honneur & de probité.

„ Les uns, dit l'Orateur de Rome, „ ſont amateurs zélés du vrai, & ſe piquent de candeur & de modeſtie ; „ toute fraude leur eſt odieuſe ; ils ne

„ peuvent la souffrir, & ne croient pas „ qu'un homme de bien puisse jamais, „ sans se dégrader, tendre des piéges „ & surprendre.

„ D'autres, preparés à tout faire, ne „ rougissent point des dernieres bassesses, si par ces moyens honteux ils „ peuvent venir à bout de leurs entreprises. Callicratidas est au premier „ rang, & Lysandre au second. *Sunt his alii multum dispares, simplices & injusti, &c.* (*a*)

„ C'est de Xénophon qu'on peut apprendre à régner, dit le même Cicéron (*b*). Vous verrez, dit-il, dans „ le régne de Cyrus, proposé pour le „ modéle d'un Gouvernement parfait,

(*a*) *Offic. lib. 1. n. 109.*

(*b*) *Dans sa premiere lettre à son frere Quintilien.*

„ qu'il ne ſauroit l'être, ſi la juſtice & „ la vérité n'en ſont la baſe & le prin- „ cipe „. *Cyrus à Xenophonte ſcriptus ad juſti effigiem imperii* (*a*). C'eſt un fait qu'établiſſent mille exemples, contre leſquels on ne peut rien oppoſer; mais, pour fonder ſolidement ces deux colonnes éternelles du bonheur de l'univers, ne dites plus qu'il faut être habile dans l'art de feindre & de manquer de foi; puiſque jamais on n'a vu ſubſiſter un ſeul monument plauſible des ſuccès de la fraude, dont les entrepriſes ont toujours été l'écueil de la gloire des Souverains, & l'opprobre des Miniſtres ou des Politiques intriguans, fourbes, diſſimulés, & d'un commerce plein de ruſes & de fineſſes.

(*a*) *Cicer. ibid.*

Jamais les Romains ne furent plus eſtimables que dans les beaux ſiécles de la république; parce qu'alors ſes citoyens auroient cru ſe deshonorer, s'ils avoient été capables de la moindre ſupercherie.

Après la bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains prirent les Crotoniates & les Sybarites pour arbitres; parce qu'ils avoient la réputation d'être juſtes, vertueux, & gens de bien, tels en un mot que ſont ceux dont l'ame eſt pleine de candeur & de bonne foi.

Tous les Grecs rechercherent avec empreſſement l'alliance & l'amitié des Achéens, parce que la ſageſſe, la probité, l'honneur & la juſtice en étoient les vertus ordinaires, & les principes de leur Gouvernement. C'eſt-à-dire, que

leur politique étoit entierement fondée ſur les vertus que je propoſe.

Le Sénat de Rome étoit-il embaraſſé d'affaires importantes & délicates? il les envoyoit juger à l'Aréopage, tribunal incorruptible, dont les aſſemblées ne ſe tenoient que de nuit, pour n'être point interrompu ni diſtrait dans l'examen des affaires & de la vérité, qui ſeule en dirigeoit les déciſions.

L'Egypte envoya ſes loix avec des colonies par toute la terre, & c'eſt de cette nation que toutes les autres apprirent à ſe policer. Auſſi l'Egypte peut-elle ſe glorifier d'avoir eu la ſupériorité ſur tous les Empires du monde, par la ſageſſe de ſes conſeils, & par ſes heureux progrès dans les arts & dans les ſciences, tant que les Prêtres ſe renfermerent dans les bornes de leur état.

Imperare ſibi, dit Sénéque, *maximum imperium eſt* (a). On ne ſe gouverne pas ainſi ſans vertu.

La vie de l'Egyptien devoit être ſi néceſſairement exempte de faute & de reproches, qu'à ſa mort il falloit qu'un jugement ſolemnel décidât s'il auroit la ſépulture. Toute l'ambition des payens étoit ſatisfaite, lorſqu'en mourant ils n'avoient rien à ſe reprocher qui pût leur faire craindre de ne pas laiſſer leurs noms en honneur parmi les vivans, tant ils étoient perſuadés de la néceſſité de vivre en gens de bien juſqu'à leur dernier jour, & que cet honneur étoit le ſeul bien auquel il n'étoit pas permis à la mort de toucher. On louoit un défunt, non de ſon illuſtre naiſſance,

(a) *Epiſt.* 113.

mais d'avoir eu, dans sa jeunesse, une bonne éducation.

C'étoit aussi le grand objet des Perses, que dans un âge plus mûr le mort avoit été zélé dans son culte envers les Dieux; qu'il avoit été juste dans toutes ses actions, & qu'enfin il avoit eu la modestie, la sincérité, la douceur, & toutes les autres vertus qui font l'homme de bien. Cette coutume & ces mœurs étoient aussi celles des Israélites

C'est donc par-tout, & dès la naissance des premieres sociétés, que les hommes ont été soumis à des régles inviolables, & qui ne consistoient qu'à tourner les affections, ou les sentimens humains, à ne penser, dire & faire, que des choses contraires à ce que la raison n'approuvoit point: par exemple, on apprit de la nature même à ne jamais

mentir, parce qu'en le faiſant on ſe ſentoit en contradiction avec elle. L'homme dont la bouche proféroit ce que démentoit ſon cœur, fut obligé de reconnoître, que puiſqu'il ſe faiſoit violence à ne pas accorder ſes paroles avec ſes penſées, il falloit abſolument qu'il y eût un bien à ne point dire ce qui n'étoit pas, & que par conſéquent, pour ne point choquer la nature, dont l'action eſt ſimple & directe, on devoit toujours être comme cette mere commune, bon, ſincere & vrai.

C'eſt ainſi qu'à commencé le régne de la vérité parmi les hommes; elle fit naître entr'eux les ſentimens & les vertus qui les unirent en les rendant polis, ſociables, judicieux, riches & ſages. Il ne falloit plus que la paix entr'eux pour cimenter cette union; mais cette paix

devoit être éternellement troublée par les paſſions des hommes. Les uns voulurent dominerent les autres par un eſprit d'orgueil & de préſomption; les plus forts opprimerent les plus foibles pour en enlever les troupeaux & les fruits, ce qui fit courir aux expédiens, & prendre des précautions contre de pareilles violences. On s'obſerva de toutes parts, & dès-lors on fit uſage de la ruſe, de la fraude & de la diſſimulation, pour combattre avantageuſement ou pour ſurprendre. De-là vinrent les prétentions, les excès,& tous les vices dont on ne put arrêter les affreux ravages que par l'établiſſement des Rois, qui créérent des juges pour terminer les querelles & les différens de leurs ſujets, & ceux-ci furent enfin délivrés, pour un tems au moins, des allarmes continuelles qui

troubloient leurs travaux, & dont ſouvent ils ne pouvoient rien recueillir.

Ce fut à cette époque de la naiſſance des loix que ſe formerent les grandes ſociétés, en ſe diviſant par peuplades & par nations, dont ſe firent autant de corps civils & particuliers, qui tous avoient chacun un Roi, ce qui mit fin aux gueres immédiates de peuple à peuple; parce qu'alors c'étoit au Souverain ſeul à ſe charger des intérêts de ſon état, pour les ſoutenir ou les défendre contre tous les aggreſſeurs qui voudroient y mettre la main ou troubler ſes ſujets, & dès lors les Princes jetterent les fondemens de leur adminiſtration ou de leur politique ſur les régles les plus propres à maintenir leur puiſſance, l'ordre, la juſtice & la paix. Objets peu compliqués dans le commencement, parce qu'il ne falloit

que protéger le labourage & les troupeaux contre des fainéans qui vouloient en partager, sans peine, les fruits & les moissons.

Appauvris par des besoins que multiplioit la paresse, ces brigands ne vouloient subsister que de leurs vols, & leur lâche fainéantise fit la source des passions qui troublerent toutes les sociétés, d'où fut aussitôt banni cet esprit de paix & de simplicité qui faisoit leur bonheur.

L'envie de posséder en propre, & de surpasser, arma donc les hommes les uns contre les autres. Ils en vinrent aux mains; les vaincus furent obligés de recevoir la loi du vainqueur. Ceux-ci, devenus maîtres des biens que leur donnoit la victoire, établirent ces distinctions qu'exigeoient naturellement le

commandement

commandement & l'obéissance; distinctions qui rendent les hommes beaucoup plus différens entr'eux, qu'ils ne le sont d'eux-mêmes dans leur état physique.

C'est alors que s'introduisirent les dignités, les honneurs, les presséances, & tous les maux qui devoient succéder à la perte du droit le plus légitime de la nature humaine, & qui consistoit à maintenir l'égalité parmi les hommes. Son régne fut appellé le siécle d'or.

Les Rois changerent, pour ainsi dire, la face du monde, en étendant leurs conquêtes, en se formant des Etats où s'éleverent des villes, des maîtres & des écoles pour les arts, pour les sciences, & pour tous les genres de mérite. Mais plus s'augmentoit la somme de la société sous les mêmes loix, plus il fal-

loit d'intelligence, de ſoins & de précautions pour la rendre floriſſante ; ce qui ne pouvoit être que l'effet d'une conduite réglée par des maximes ſi bien combinées avec tous leurs différens rapports, que le ſuccès pût en être toujours certain & d'une marche égale dans toutes les parties du Gouvernement, que l'homme d'Etat ou le Roi devoit rendre heureux, par la pratique de toutes les vertus royales, & non par cette politique ombrageuſe que vous approuvez, & qu'elles condamnent.

Il eut été difficile alors, pour ne pas dire impoſſible, d'exécuter ce plan, ſans abattre des puiſſances, ou naiſſantes, ou trop foibles pour ſe ſoutenir. De-là les guerres toujours ſuivies & terminées par des conventions que la candeur & la bonne foi devoient faire inviolable-

ment obſerver, pour établir une paix durable entre les peuples victorieux & les vaincus, & les Etats des Princes belligérans.

C'étoit à la faveur de cette tranquillité générale, que les ſociétés particulieres & les habitans de chaque contrée s'appliquoient à ce qui pouvoit les rendre heureux, ſous la garde & par les ſoins de l'homme d'Etat. Mais, comme je l'ai déja dit, tous les hommes n'étoient, & ne furent dans aucun tems, ni bons, ni juſtes.

Les méchans ſuſcitoient toujours des querelles, des guerres, & bientôt ils auroient renverſé l'ordre univerſel, ſi, pour prévenir une pareille fatalité, les Rois, à l'exemple de Moïſe & ſuivant ſes conſeils, n'avoient établi des juges & des tribunaux, dont les plus fameux

ont été connus ſous les noms divers de *Sanédrin* en Judée, de *Mages* & de *Satrapes* en Perſe, de *Sénat* en Egypte, à Rome & à Carthage, d'*Amphyctions* dans la Gréce, d'*Ephores* à Sparte, d'*Aréopage* chez les Athéniens, & de *Druïdes* dans les Gaules.

Tant d'hommes choiſis, pour exercer envers leurs concitoyens une autorité ſouveraine dans la diſcipline & dans la déciſion des matieres contentieuſes, ne furent eſtimés & reſpectés, qu'autant qu'ils furent bons & ſinceres, & qu'ils ne s'écarterent point de l'eſprit de leur inſtitution. C'étoit pour s'y renfermer, avec toute l'auſtérité d'une ſageſſe infinie, que les audiences de l'Aréopage ne ſe tenoient que dans l'obſcurité de la nuit, pour ne voir que la vérité, ſans qu'il fût permis à l'éloquence de l'altérer ni de l'embellir.

Les Romains n'eurent jamais rien de plus grand ni de plus auguſte que leur Sénat, avant qu'ils euſſent dégénéré des mœurs & de la foi de leurs Peres circonſcripts ; mais comme ſi le luxe s'étoit introduit à Rome avec tous les vices, après la chute des puiſſances Aſiatiques, le même Sénat, les grands & le peuple, rompant, comme de concert & tout-à-coup avec les vertus, ne firent plus de cas des ſentimens héroïques, ni des loix, non plus que de la ſageſſe & des mœurs auxquelles ces républicains devoient l'eſpece de ſupériorité qu'elles ſembloient leur avoir donnée ſur tous les autres hommes, & les Romains s'abandonnerent aux paſſions les plus baſſes ; ils firent tout pour le plus ſordide intérêt, dès que la candeur & la bonne foi furent bannies des

mœurs de la république. Elle perdit aussi, presque à la fois, sa puissance, sa gloire & ses vertus; exemple terrible & vrai, que jamais Empire ne sauroit durer, ni prospérer, si les principes de son Gouvernement ne sont tirés que de cette politique arbitraire & rafinée que mépriserent toujours les grands Princes, dont elle eut fait le malheur, s'ils avoient eu celui de la préférer aux salutaires & bienfaisantes maximes que leur avoient dictées la candeur & la bonne foi, parce qu'il est impossible que sans justice, sans honneur & sans probité, l'on puisse jamais réussir en politique. C'est la Philosophie même, dit Vitruve, qui l'atteste & qui nous l'apprend.

Si Jason supplanta son frere Onias, dans la souveraine sacrificature, ce ne

ſut que par la perfidie qu'il nourriſſoit dans ſon cœur, à l'imitation de Caïn.

Antiochus, qui mérita le ſurnom de grand juſqu'à ſa cinquantiéme année, parce qu'il n'avoit eu juſque-là que des Miniſtres vertueux, fidéles & ſages, donna ſubitement dans les excès les plus infâmes & les plus criminels, qui lui firent perdre l'honneur & la vie dans les douleurs les plus aigües, & n'emporta de tout ſon régne que la honte & le déſeſpoir de laiſſer ſon nom en horreur parmi les hommes.

A ces exemples, qui font frémir l'humanité, ajoutons celui de Carthage, dont le propre deſtructeur s'attendrit juſqu'aux larmes, en la conſidérant dans la déſolation où lui-même venoit de la réduire, en renverſant de fond en comble cette ancienne & ſuperbe rivale de Rome.

Pourquoi Carthage eut-elle une fin ſi déplorable, après avoir eu la gloire de paſſer pour la plus ſage de toutes les républiques du monde ? Ce ne fut que pour avoir violé la foi de ſes engagemens & de ſes traités les plus ſolemnels. Son avarice, en refuſant de payer un tribut légitime, fit ſa premiere faute, & dès-lors les Carthaginois, enrichis par le commerce le plus floriſſant, devinrent tout à la fois fiers, ambitieux, injuſtes, cruels & perfides ; en ſorte que, par les fraudes & les tromperies, dont ils faiſoient la profeſſion la plus ouverte, ils tomberent dans le dernier mépris, & ne furent plus regardés des autres nations que comme des barbares, des parjures, & des fauſſaires, aux ſermens deſquels on ne pouvoit plus ſe fier, & qu'on tourna même en ridi-

cules, par ce proverbe, à la honte éternelle de ces Africains, *fides punica*.

Ne fut-ce pas la dissimulation d'un Ministre infidéle qui perdit Mithridate? obligé de s'enfuir & d'abandonner une armée de plus de trois cens mille hommes, quand il sut qu'elle manquoit de tout, & qu'elle alloit périr de faim & de misere, sans pouvoir espérer le moindre secours de son Roi.

Athénes & Lacédémone, ces villes privilégiées, & qu'on diroit avoir été choisies par la providence même, pour être les Capitales de l'empire des vertus, & les écoles de la sagesse, où devoient naître & se former les maîtres du monde, jouirent de la gloire & de la félicité qu'elles mériterent, tant que les citoyens de ces deux fameuses Républiques vécurent suivant les constitutions

de leur Fondateurs; mais à peine ces Grecs eurent-ils négligé le ſoin de leurs mœurs & de leur bonne foi, qu'ils allerent de malheurs en malheurs, toujours au détriment de leur puiſſance & de leur réputation, juſqu'à leur anéantiſſement.

Quels peuples, quelles nations, quels Empires, quelles ſociétés, & quelles familles mêmes, n'ont pas ſubi le ſort de ces illuſtres républicains, en ceſſant de cultiver les vertus! tant il eſt vrai que ſans elles, aucun établiſſement n'a jamais pu ſubſiſter parmi les hommes.

Il n'eſt point d'Etat ſur la terre qui ne doive ſa puiſſance & ſon bonheur aux préceptes de la raiſon, qui ſeuls peuvent donner l'un & l'autre dans tout Gouvernement où les vices ſont proſcrits, & les nobles ſentimens reſpectés. C'eſt

d'eux auſſi que viennent la gloire & la proſpérité des Princes, quand ils veulent être ſourds aux conſeils des méchans. En un mot, il n'appartient qu'aux vertus de faire un ſort heureux à l'univers, en lui formant des maîtres qu'elles n'abandonneront point, & dont elles régleront conſtamment la conduite, comme elles ont toujours fait de celle des grands hommes qui n'ont mérité ce beau titre que parce qu'ils ont été vertueux. Par exemple, tant que Cicéron fut Proconſul en Cilicie, jamais il ne flétrit & n'offenſa perſonne; mais il employa tout ſon tems & tous ſes ſoins à faire régner l'ordre, la juſtice, l'abondance & la paix, tellement que la maiſon d'un ſimple citoyen ne pouvoit pas être mieux gouvernée que celle de Cicéron, parce que la fraude & la violence étoient bannies de ſa politique.

„ Je ne me vanterai pas, dit-il, d'a-
„ voir ſacrifié mon plaiſir à mon devoir,
„ puiſqu'en le rempliſſant avec fidélité,
„ c'eſt pour moi le plaiſir le plus vif que
„ jaye goûté de ma vie ; ce n'eſt pas tant
„ la gloire qui me plaît, quoiqu'elle ſoit
„ grande, que la pratique de la vertu
„ par elle-même „. Excellente leçon
pour tous les politiques, & pour tous
les habitans de la terre où tous ont quel-
ques devoirs indiſpenſables à remplir,
ſoit du côté de la religion, ſoit du côté
de l'Etat, où chacun ſe trouve placé.
C'eſt toujours par ſentiment ou par af-
fection pour la vertu même, qu'il faut
faire ce qu'on doit, & non dans des
vues purement humaines, qui ne ſont ja-
mais d'aucun mérité réel. C'eſt ainſi
qu'en accoutumant ſon cœur aux ſeuls
deſirs des choſes honnêtes, on n'aura

que de l'honneur & de la ſatisfaction à les faire, parce qu'il n'en n'eſt point autrement.

Si donc vous contractez une habitude ſi noble & ſi louable, gardez-vous du ſeul danger qui vous reſte à craindre, c'eſt votre amour propre. Ce ſentiment impérieux eſt preſque toujours outré dans tous les hommes ; par exemple encore, ne vous conſidérez point vous même, ſi vous ſervez fidélement votre Prince dans l'office qu'il vous a confié ; mais rempliſſez-en tous les devoirs, uniquement pour le bien qui doit en réſulter, & qui perdroit infiniment de ſon prix pour vous, ſi vous vouliez l'eſtimer vous-même, pour le prétendre & l'exiger enſuite comme une dette qui vous ſeroit le plus légitiment dûe ; parce que vous ſeriez peut-être un

appréciateur non-ſeulement ſuſpect; mais encore, c'eſt que, ne tenant point de vous la partie métaphyſique de votre individu, vous ne devez vous regarder que comme un inſtrument fragile dont ſe ſert la providence pour l'exécution de ſes deſſeins, ſans même qu'il vous ſoit permis de les approfondir. *Cave ne oratio tua fiat in peccatum.* C'eſt elle qui vous a fait ce que vous êtes; c'eſt d'elle que vous tenez, votre naiſſance, votre ame, votre eſprit, vos talens, vos biens, votre ſageſſe, vos vertus & la place que vous occupez. Si donc vous avez reçu tous ces dons précieux de la main libérale de l'être ſuprême, pouvez-vous paſſer un inſtant de votre vie ſans ſonger que tant de bienfaits exigent de vous une éternelle reconnoiſſance? Et dès-lors ne ſerez-vous pas forcé de conve-

nir que ne pouvant rien de vous-même, vous ne ſauriez, ſans un crime énorme, attribuer à vos propres facultés, la moindre de vos bonnes actions, ni penſer que vous puiſſiez être innocemment libre de vos ſentimens, qui doivent toujours être purs & conformes aux préceptes que vos peres ont dû vous apprendre.

N'écoutez donc plus cet amour propre qui vous trompe, en vous faiſant de vous-même une idole, ou le ſeul objet à qui vous devez rapporter, avec une exceſſive complaiſance, & ce que vous tenez de la nature, & le principe agent qui vous porte au bien. Ne vous faites point illuſion ſur l'excellence de votre naturel, ni ſur votre mérite imaginaire, qui, tout grand qu'il paroît à vos yeux, eſt encore ignoré du public. Pourquoi

donc toutes vos qualités perſonnelles vous inſpirent-elles un orgueil qui ne peut que vous rendre odieux, ſans vous procurer le moindre avantage ; dès qu'en vous examinant avec impartialité, vous ne connoiſſez en vous qu'un ſouverain penchant au mal, qu'un prévaricateur de la loi, qu'un perſonnage inique & corrompu, qui n'a pas encore fait un pas vers la ſageſſe ?

Eſt-ce en préférant à ſes conſeils les licencieuſes loix de vos paſſions, que vous vous rendrez digne du ſort heureux auquel vous aſpirez ? Mais en vivant ainſi, c'eſt courir à votre perte certaine. Eſt-ce par l'abandon de tous vos devoirs, & par tous les traits de mauvaiſe foi qu'on vous reproche, que vous pourrez acquerir le droit de prétendre à l'eſtime, au rang, & aux égards

qui

qui ne ſont deſtinés qu'aux gens de bien ? Eſt-ce par la ſomptuoſité dans votre maiſon & dans votre conduite, que vous avez mérité les premiers emplois du Gouvernement, vous qu'on y mépriſe & qu'on exclut de toutes les ſociétés ? Avez-vous oublié les exemples de Valerius Publicola, de Menenius, & de Cincinnatus, qu'on trouva cultivant ſon champ, quand les Députés du Sénat allerent le ſaluer Conſul pour la ſixieme fois, & lui porter les faiſceaux conſulaires. C'eſt à des hommes de ce mérite que ſont dûes les diſtinctions, les places, & les faveurs de l'Etat. Ces illuſtres Romains, qui mépriſerent les richeſſes, le faſte & les honneurs, vivoient du travail de leurs mains, après avoir dignement rempli les fonctions de Conſuls & de Généraux d'armées de

la république, ne ſe trouvoient jamais mieux que dans cette heureuſe ſimplicité qu'inſpire la vertu, qu'ils regardoient comme le plus rare de tous les tréſors, & la ſeule choſe qui fût digne de l'homme.

Eſt-ce en abuſant de la confiance du Prince que vous ſeriez en droit de prétendre à ſa bienveillance? Craignez plutôt ſon indignation, & que l'exemple de Métrodore de Scepſis, Ambaſſadeur de Mithridate près de Tigrane, vous ſerve de conſeil, & vous retienne dans la fidélité que vous devez à votre maître.

Eſt-ce par vos ſecrettes intelligences, avec des ennemis qu'il vous envoye combattre, que vous pourrez prétendre aux récompenſes qu'on ne doit qu'aux grands Capitaines? Vous ne de-

vez être traité que comme un perfide, qui n'a cherché qu'à ſacrifier à ſa cupidité ſon Prince & l'Etat. Souvenez-vous du Connêtable de Saint Pol. Il eut la tête tranchée pour ſes infidélités.

Concevez donc toute l'énormité de votre ingratitude, vous tous qu'ont élevés les Souverains à l'honneur de partager avec eux la gloire & la félicité de leurs régnes. Si jamais vous aviez le malheur de vouloir trahir la confiance dont ces auguſtes Potentats vous honorent, ſongez, & ne l'oubliez point, qu'un homme public, ſans foi, ſans reconnoiſſance, & ſans probité, n'eſt qu'un ſcélérat indigne du jour & de la vie, comme ces deux calomniateurs qui firent citer en jugement Timoléon, le

(a) *En Gréve, un mardi 19 Décembre 1745.*

plus grand homme de l'antiquité. Malgré toute ſa gloire, il ſe démit de la ſouveraine puiſſance pour vivre dans la retraite, & ſe livrer entierement à la vertu. Quel exemple pour vous, politiques & dignitaires ſans candeur & ſans mérite! Croyez-en la ſageſſe, qui vous crie ſans ceſſe d'être moins altérés de gloire, de richeſſes & d'autorité; de ne point garder les emplois que vos perfidies vont vous faire ôter à votre confuſion, & de ne pas faire dire de vous ce que dit Quintilien, en parlant de vos ſemblables: *Malunt deficere quàm deſinere.*

Mais vous, grands Princes, qui ne voulez faire uſage de votre pouvoir, de vos vertus & de vos talens, que pour le bonheur des peuples ſoumis à vos loix, écoutez auſſi la voie de la

ſageſſe ſuprême, qui vous ſuggere d'éloigner pour toujours de votre préſence & de vos délibérations ces politiques artificieux, que leur inſatiable cupidité rend indignes de votre confiance, & de n'admettre dans vos conſeils, & dans tous les emplois du Gouvernement, que des hommes dont la conduite paſſée vous réponde de leur candeur & de leur capacité. C'eſt par cet heureux choix, ſi redouté de vos ennemis, que vous affermirez votre puiſſance, & que vous ferez la félicité de vos ſujets; parce qu'alors les flateurs & les traîtres ſeront éclairés de ſi près, qu'ils ne pourront plus ni vous tromper ni vous ſurprendre; ce qui les forcera de ſe bannir eux-mêmes, & d'aller au loin exercer leurs odieux talens & leurs baſſeſſes. Vos ſerviteurs fidéles, & les gens de

bien jouiront ſeuls de la prérogative de vous approcher & de former votre conſeil.

Si les citoyens, nés pour les grandes dignités & pour les premieres places de votre empire, n'en ſont point encore pourvus, qu'à l'exemple de Timoléon, ils profitent de leur tems pour ſe rendre dignes de vous ſervir. *Otium cum dignitate.*

La même voix ſe fait encore entendre, & dit, que comme il n'eſt rien de ſi précieux dans le monde que la vérité pour les Souverains, Ils doivent néceſſairement l'aimer & l'écouter comme faiſoit Louis XII; & ſi quelquefois elle leur apprend des choſes agréables, ils n'en eſtimeront pas moins le zéle & la fidélité des perſonnes qui les leur auront révelées. Mais en pareil cas, les

Princes ſe garderont bien d'imiter ce Roi d'Aſie (*a*) qui fit trancher la tête à l'Officier dont il venoit d'être informé que Lucullus, Général de l'armée Romaine, approchoit ; car cette injuſte cruauté cauſa deux grandes pertes à Tigrane dans le même jour, puiſqu'il fut battu, & qu'on n'oſa plus lui dire la vérité.

En un mot, la même ſageſſe qui donne toutes les dignités, toutes les faveurs & tous les emplois au mérite, fait les plus vives inſtances aux Souverains pour les engager à mépriſer tous les ſuccès de la ruſe & de la diſſimulation, & veut qu'à l'exemple des Souverains, l'homme d'Etat regarde comme indigne de lui tous les avantages qu'on lui propoſe

(*a*) *Tigrane.*

(*b*) *Sertorius, Proconſul d'Eſpagne.*

par des voies illégitimes, ou qui bleſſeront ſa candeur & ſa bonne foi.

„ Si Ferdinand le Catholique, votre „ beau-pere, diſoit Louis XII à Philippe, „ Archiduc d'Autriche, a fait une perfi- „ die, je ne veux pas lui reſſembler, & „ j'aime beaucoup mieux avoir perdu „ mon Royaume de Naples, que je ſau- „ rai bien reconquérir, que non pas „ l'honneur, qui ne peut jamais ſe recou- „ vrer „. Voilà le modéle que vous avez à ſuivre, ſi vous voulez vivre comme ce grand Roi, dans la mémoire des hommes. Cromwel, qui fut boureau de ſon Souverain, porta la fourberie, la ruſe & le déguiſement auſſi loin qu'il le voulut pour la réuſſite de ſon ſyſtème. Cet Anglois ne prit que la qualité de protecteur de la Grande-Bretagne; mais ce n'étoit que pour tromper plus ſûre-

ment la nation dont il ne fut en effet que le tyran. Quelle politique horrible! Telle fut celle de ce fameux Antipater, qui n'affecta de renoncer à l'autorité que lui donnoit sa place, que pour exercer plus inhumainement, & sous le masque d'un homme privé, les injustices & les violences les plus criantes dans l'Etat; mais tirons le rideau sur ces monstres pour finir un tableau plus intéressant & plus agréable, c'est celui de Timoléon, qui fut le plus sage & le plus heureux politique de l'antiquité. Quand ce grand homme eut fait le bonheur de son peuple, il voulut passer le reste de ses jours dans la retraite où les siécles ne cesseront point de le consulter, tant ils étoient convaincus de son expérience, de sa candeur & de sa bonne foi.

Devenu vieux, il perdit la vue, mais

ſes infirmités n'altérerent point les ſentimens d'amour & de reſpect que les Siciliens avoient eus pour lui dans ſa proſpérité ; ils le faiſoient même inviter à leurs aſſemblées toutes les fois qu'ils avoient à déliberer d'affaires importantes, & les cris de joie qu'ils ne pouvoient retenir, en voyant ce pere de la nation, le plus vertueux & le plus aimable qui fût jamais, étoient le prix ordinaire de ſon zele & de ſes ſages conſeils. Ce Prince à qui tout ne proſpéroit que parce que la droiture de ſon cœur le faiſoit reſpecter & craindre de ſes ennemis même, étoit effectivement d'une candeur & d'une bonne foi ſi connues par-tout, que jamais on n'oſa ni le trahir, ni lui manquer.

Qu'il eſt donc glorieux & ſatisfaiſant à l'homme d'Etat de finir ainſi ſa carriere,

en laiſſant ſon nom & ſa vie dans les mains de la vertu, pour ſervir d'exemple à la poſtérité!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *La Candeur & la bonne Foi ſont néceſſaires à l'Homme d'Etat*, & je crois que l'impreſſion peut en être permiſe. Fait à Lunéville le 25 Juin 1761. DURIVAL.

PRIVILEGE DU ROI.

STANISLAS PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Ruſſie, Pruſſe, Mazovie, Samogitie, Kiovie, Volhinie, Podolie, Podlachie, Livonie, Smolensko, Sévépie, Czernichovie, Duc de Lorraine & de Bar, Marquis de Pont-à-Mouſſon & de Nomeny, Comte de Vaudémont, de Blâmont, de Sawerden & de Salm: A nos amés & féaux les Préſidens, Conſeillers, & Gens tenant notre Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, Baillis, Lieutenans Généraux de nos Bailliages, & à tous autres qu'il appartiendra,

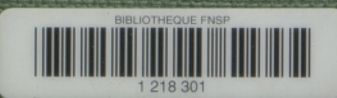
SALUT. Notre amé FRANÇOIS-HUBERT AUBERT, Avocat en nos Conſeils, & à notre Cour Souveraine, Nous a très-humblement fait repréſenter qu'ayant composé un petit ouvrage intitule *la Candeur & la bonne Foi ſont néceſſaire à l'homme d'Etat*; il deſireroit le donner au public, s'il nous plaiſoit lui permettre de le faire imprimer, & pour aucunement l'indemniſer des frais qu'il ſera obligé d'expoſer pour y parvenir, de lui en accorder le Privilége excluſif pendant quinze ans, à l'effet de quoi il Nous a ſupplié de lui faire expédier nos Lettres à ce néceſſaires. A quoi inclinant favorablement, après avoir fait examiner le manuſcrit par notre cher & amé Conſeiller Secrétaire de notre Cabinet, Greffier en chef de nos Conſeils, & l'un des Membres de l'Académie Royale des Sciences de Nancy, le ſieur Durival, & vu ſon approbation. A CES CAUSES, & autres à ce nous mouvant, Nous avons permis & accordé, permettons & accordons par ces préſentes à l'Expoſant de faire imprimer, par tel Imprimeur qu'il trouvera à propos de choiſir, le

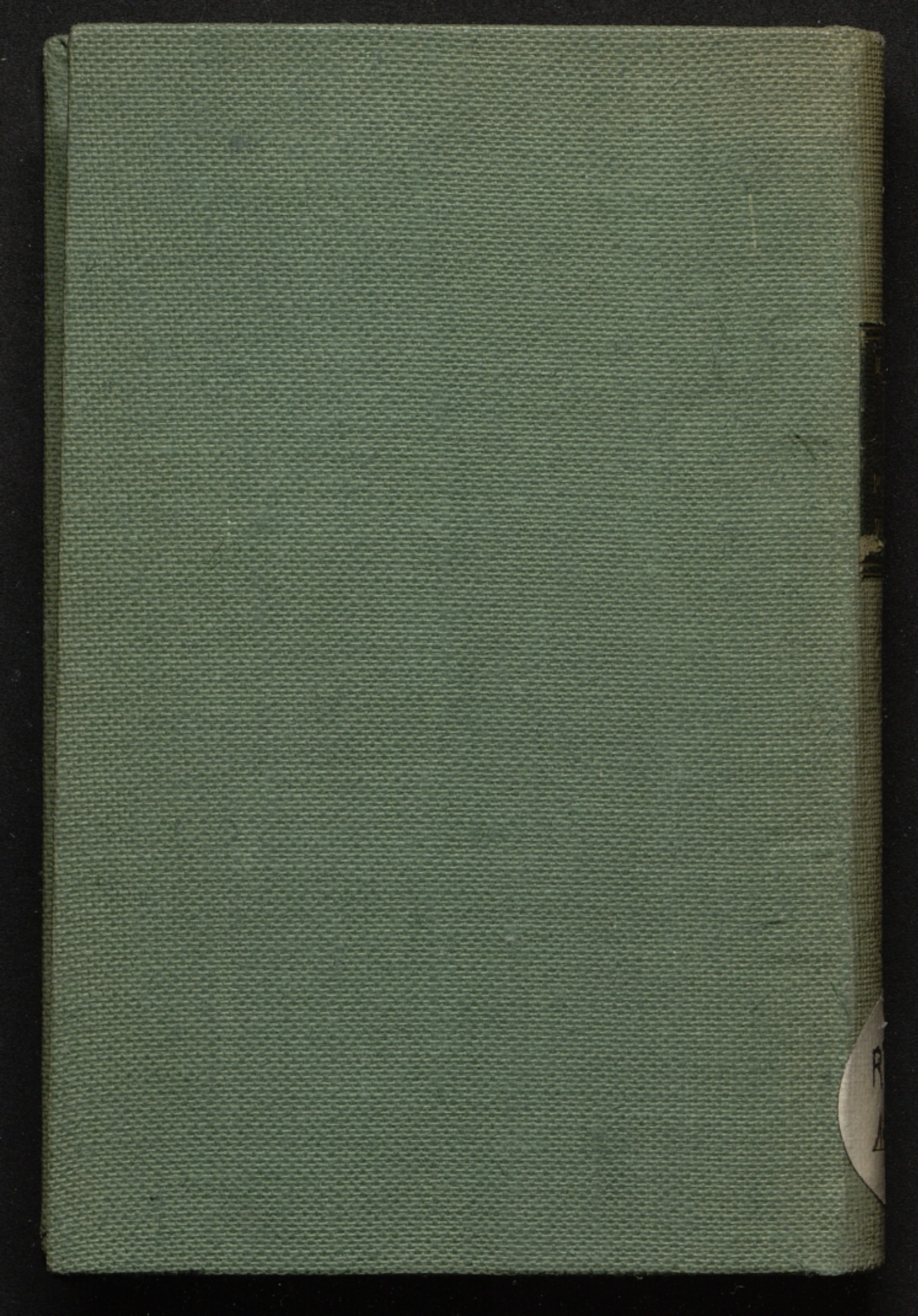
Livre intitulé *la Candeur & la bonne Foi ſont néceſſaires à l'homme d'Etat*, de le vendre, faire vendre & débiter pendant le terme & eſpace de quinze années conſécutives, à compter de la date des préſentes, en telle forme, marge, & autant de fois que bon lui ſemblera, à condition que l'impreſſion s'en fera dans nos Etats, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres. En conſéquence, faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, vendre, ni débiter ledit ouvrage, pendant ledit tems, ſans l'exprès conſentement de l'Expoſant, ou de celui qui aura ſon privilége cédé, ſoit ſous prétexte d'impreſſion étrangere, & changement de titre, ou d'augmentation, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chaque contrevenant, applicables un tiers à l'Hôpital le plus prochain de la repriſe, un tiers au dénonciateur, & l'autre tiers à l'Expoſant, outre la confiſcation, & de tous dépens, domma-

ges & intérêts ; à charge d'en remettre un exemplaire dans notre Bibliotéque Royale, un dans celle par nous établie à Nancy, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde de nos Sceaux, & Chef de nos Conſeils, le ſieur DE LA GALAISIERE, & de faire régiſtrer le préſent privilége ſur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de notre bonne ville de Nancy, à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles Nous vous mandons de faire jouir l'Expoſant, où celui qui aura ſon droit cédé, pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires : Voulons qu'en imprimant copie dudit privilége, an commencement ou à la fin dudit ouvrage, il ſoit tenu pour bien & duement ſignifié. Mandons en outre au premier notre Huiſſier, ou autre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution des préſentes tous explois de ſignifications, défenſes, ſaiſies & autres actes de juſtice néceſſaires dans tous nos Etats, Pays, Terres & Seigneuries de notre

obéïssance, sans pour ce demander autre permission, *visa* ni *pareatis*: Car ainsi Nous plaît. En foi de quoi Nous avons aux présentes, signées de notre main, & contresignées par l'un de nos Conseillers Secrétaires d'Etat, commandemens & finances, fait mettre & apposer notre scel secret. Donné en notre ville de Lunéville le trois Août mil sept cent soixante-un.

Signé STANISLAS, ROI, par le Roi, GALLOIS. *Registrata* GUIRE.


BIBLIOTHEQUE FNSP
1 218 301



M. AUBERT
—
LE
POLITIQUE
VERTUEUX

